

**LE DIEU DE LA JOIE ...
MAIS POURQUOI LA DOULEUR ?**

Extraits du livre de

Jorge Ordeig

Le Laurier

LE DIEU DE LA JOIE ... MAIS POURQUOI LA DOULEUR ?

Extraits du livre de
Jorge Ordeig

L'EXISTENCE RÉELLE DU MAL

Le mal existe. Cette affirmation est indiscutable pour la majorité des personnes. Avec cette assurance il convient de commencer à le reconnaître¹. Dans certaines occasions le mal se présente comme la simple absence d'un bien : un homme né aveugle ou boiteux. Dans d'autres il est un dommage provoqué consciemment et volontairement. Parfois il se présente comme une catastrophe naturelle. En d'autres occasions, il est une simple sensation intérieure de mal-être face au monde qui nous entoure ou à notre propre identité. Dans tous les cas, il est quelque chose qui produit en nous douleur et souffrance.

Il est des personnes qui nient l'objectivité du bien et du mal, affirmant que certains considèrent comme un bien ce que d'autres voient comme un mal. Mais pour ce qui nous intéresse nous pouvons laisser de côté le relativisme de l'analyse philosophique. Le mal se présente comme ce qui est dommageable pour nous en tant qu'êtres humains, en tant que personnes, membres de la société. Parfois nous l'éprouvons plus physiquement ; d'autres fois seulement intérieurement ; à l'occasion quelque chose nous fait un mal réel mais nous n'en prenons conscience qu'avec le passage du temps ; ce qui n'enlève rien à sa qualité de mal, quelque chose qui cause un dommage ... même si, dans un premier temps, nous ne le percevons pas comme tel.

Nous pourrions brièvement définir le bien comme quelque chose qui nous perfectionne comme personne, ce qui nous aide dans notre développement et nous permet d'atteindre la plénitude comme homme. Le mal, en revanche, est ce qui fait du tort, ce qui nous rend plus difficile de parvenir à la plénitude à laquelle nous aspirons tous.

Pour le dire, le mal nous abîme. Et nous le notons parce que nous ressentons de la douleur, soit physique soit psychique. Quand un microbe agresse mon corps, je le note à la douleur que je ressens ; si je donne un coup, il en va de même. Et si quelqu'un se comporte mal à mon endroit, je m'en rends compte par la douleur intérieure qui m'avertit de l'injustice commise. La douleur est toujours la réaction au dommage causé par le mal.

Et la douleur, à son tour, a une conséquence spécifique pour l'homme : la souffrance. La douleur est une réaction naturelle face à une agression physique ou morale. Mais l'homme, en outre éprouve une seconde réaction : la souffrance ; il est conscient de la douleur ; il se rend compte souvent de l'absurdité de la douleur. Ainsi de la souffrance : elle est une réflexion intérieure en présence de la douleur... et la désespérance plus ou moins grande face à cette douleur qui souvent nous apparaît dépourvue de sens.

Nous distinguons donc quatre niveaux : le mal – le dommage – la douleur – la souffrance. Dans l'ordre psychologique le véritable problème est celui de la souffrance. Ce qu'il est coutume d'appeler le problème de la douleur n'est pas tant la douleur elle-même que la souffrance. La souffrance est ce qui nous frappe avec une force accablante, ce qui nous conduit à des états dépressifs plus ou moins aigus et nous interroge sur le pourquoi de notre angoisse.

La souffrance est notre compagne dans bien des moments de notre vie. Jean-Paul II disait : « Sous une forme ou sous une autre, la souffrance semble être, et elle est, quasi inséparable de l'existence terrestre de l'homme. »² Mais la souffrance est toujours la conséquence de la douleur, qui à son tour a pour origine un mal. Le plus souvent la cause est une douleur réelle, physique ou intérieure ; parfois c'est un mal seulement imaginaire, comme c'est le cas de certaines dépressions pathologiques ; mais ni la douleur ni la souffrance n'ont moins de réalité.

Les quatre niveaux étant intimement liés, au cours de cette étude nous ferons référence, presque sans distinction, aux quatre. Selon les cas nous porterons l'attention davantage sur le mal causal, dans d'autres sur la douleur ou la souffrance générées, en suivant le déroulement du raisonnement. In fine, au fond, ces niveaux sont pratiquement inséparables.

¹ Il est certain que, dans une optique métaphysique rigoureuse, le mal n'a pas d'existence ontologique en soi, mais qu'il est l'absence de bien (cf. Saint Thomas d'Aquin, S. T. I, q. 48.) Dans ce même article Saint Thomas reconnaît que le mal existe dans les choses (q. 48, a. 2). Dans ce sens il est possible d'affirmer l'existence du mal que nous constatons fréquemment dans nos vies.

² Jean-Paul II, Lettre apostolique *Salvifici doloris*, 1984, n. 3.

DIEU EST-IL RESPONSABLE ?

Quand nous sommes plongés dans un puits de souffrance, presque automatiquement, sans pouvoir l'éviter, la question se pose : pourquoi ?, pourquoi cela m'arrive-t-il ?

Plus avant nous verrons que c'est une question piège : elle n'a pas de réponse. Mais la question conduit inexorablement à une névrose d'angoisse et de dépression. L'être humain étant incapable de vivre avec une question si importante sans réponse, cherche instinctivement une réponse. Et la première qui vient à l'esprit de certaines personnes est « Pourquoi Dieu l'a-t-il voulu ? ».

Cette affirmation, logiquement, donne une réponse à la question angoissante : elle est résolue... même si elle est mal résolue. Si la solution est ainsi trouvée, à partir de ce moment toute notre souffrance se convertit en rancœur envers ce Dieu qui a été capable (mystérieusement) de nous faire du mal, ou de permettre que d'autres l'aient fait.

C'est ce qui arrive facilement à des personnes qui ont une formation chrétienne peu profonde. Elles ont entendu dire que Dieu sait tout et peut tout. Logiquement elles ne peuvent comprendre comment ce Dieu est incapable d'enlever leur douleur. Elles en viennent à penser à Dieu comme à un être qui se complaît à voir souffrir l'homme ; ou pour le moins, à un Dieu indifférent devant la souffrance humaine. La conséquence est qu'elles en viennent à un sentiment de défiance et de ressentiment envers ce Dieu qui est coupable des maux de ce monde.

Le problème peut être aggravé par une prédication teintée d'excessif providentialisme et de candeur de la part de certains prêtres. Il n'est pas rare d'entendre dans des églises, spécialement lors de la célébration de funérailles, des expressions qui, d'une façon ou d'une autre, font peser sur Dieu la responsabilité de la mort d'une personne.

Un jour, j'ai rencontré une mère qui n'avait pas mis les pieds dans une église depuis près de dix ans. Elle s'y trouvait ce jour-là parce qu'elle avait perdu un enfant âgé de six ans. Avec la meilleure intention du monde, au cours de son homélie, le prêtre qui célébrait avait dit plus ou moins ce qui

suit : « Ce petit ange était si bon que Dieu a voulu le prendre auprès de Lui. » Interprétée dans son sens littéral, cette expression semble affirmer que Dieu était la cause de la mort de l'enfant. La mère, qui l'a comprise au premier degré, n'a pas hésité à se dire en elle-même : « Plus jamais je ne veux rien savoir d'un Dieu qui m'enlève mes enfants ! » Cette réaction est logique et même raisonnable. Mais la prémisse est fautive : Dieu ne tue jamais, d'aucune façon et personne. Il convient de prendre en compte que, lorsqu'une personne souffre fortement, elle peut facilement tomber dans un état de désespérance. Alors la tête ne gouverne plus la personne, mais ce sont les sentiments qui prennent les rênes. Quand on ne pense pas avec toute la logique due, mais que l'on est mû par les impulsions peu rationnelles des sentiments, il devient possible de penser et même d'affirmer n'importe quelle incongruité.

Si pour une raison ou pour une autre nous en venons à rejeter sur Dieu la responsabilité de nos maux, la conclusion ne peut être que celle-ci : Dieu est un danger, l'origine des maux de ce monde. Nous arrivons ainsi à une idée tellement déformée, caricaturale et absurde de Dieu, qu'elle nous conduit à nous écarter de Lui. La plupart des religions –et spécialement la religion chrétienne– nous encouragent à faire confiance en Dieu... mais il est impossible de faire confiance à un être qui est la cause de ma douleur. On ne met pas sa confiance en un être qui se comporte ainsi mais on lui voue de la haine et on tentera de s'éloigner de lui le plus possible.

Mais cela nous conduira irrémédiablement au désespoir et la tristesse. Si nous avons un minimum de foi pour croire en un Dieu créateur et tout-puissant, mais que ce Dieu est une menace pour l'homme... alors il n'y a pas d'autre solution possible : notre vie reste rivée à une souffrance irrémédiable.

Des personnes dotées d'une foi forte – et peut-être sans y avoir trop pensé– diront : « Mais si nous souffrons sur la terre nous gagnons le ciel ». Cela reste vrai d'un certain point de vue, mais la plupart des gens penseront : « Je préfère être heureux sur la terre, on verra plus tard ». Et il ne sera pas difficile de tomber en accord avec les seconds plutôt qu'avec les premiers. La première attitude (souffrir ici avec l'espérance de parvenir au ciel) est ce qui a donné à Marx l'intuition d'affirmer que la religion était

une aliénation pour l'être humain. Effectivement, corrélée à une telle religion, l'affirmation de Marx est compréhensible, mais il s'agit d'une idée trompeuse.

Pour souligner cette affirmation, je recopie un texte du pape François, dans sa lettre *l'Évangile de la joie*. Le souverain pontife écrit : « On ne peut plus affirmer que la religion doit se limiter à la sphère privée et qu'elle existe seulement pour préparer les âmes pour le ciel. Nous savons que Dieu désire le bonheur de ses enfants, sur cette terre aussi³ ». C'est une affirmation d'une grande transcendance : Dieu veut que nous les hommes nous soyons heureux, ici, sur la terre : c'est là la volonté de Dieu. Plus tard, en outre, il prépare pour nous une félicité sans ombre au ciel.

Il ne s'agit pas de restreindre l'importance du ciel : pour toute personne dotée d'un minimum de foi il est clair que la vie future est infiniment plus importante que celle de la terre. Mais Dieu ne veut pas que nous gagnions le ciel au prix de la souffrance. Dieu attend de nous que nous gagnions le ciel à force de générosité et d'amour. C'est là le chemin du bonheur, ici aussi sur la terre : Dieu veut que nous soyons heureux, sur la terre et au ciel.

³ *Évangile de la joie*, n. 182.

LE TERME « PERMETTRE »

En majorité les théologiens -y compris saint Thomas d'Aquin et saint Augustin, deux des plus représentatifs de l'histoire- emploient le terme *permettre* en référence au problème du mal. Dans le même registre, le Catéchisme de l'Église Catholique emploie le terme dans la question 311 : « Dieu n'est en aucune façon, ni directement ni indirectement, la cause du mal moral. Il le permet cependant, respectant la liberté de sa créature, et, mystérieusement, il sait en tirer le bien ». Et dans la continuité, dans cette même question il cite saint Augustin : « Car le Dieu Tout-puissant (...), puisqu'il est souverainement bon, ne laisserait jamais un mal quelconque exister dans ses œuvres s'il n'était assez puissant et bon pour faire sortir le bien du mal lui-même ⁴ ».

Les principaux théologiens ainsi que le magistère de l'Église Catholique affirment donc que Dieu *permet* le mal. Cependant en grande partie il règne une confusion chez nombre de chrétiens confrontés au problème de la douleur et du mal, confusion qui trouve son origine dans l'usage incorrect de ce terme. Tentons de l'expliquer.

Comme nous l'avons dit, dans une même langue il se trouve des modes de langage distincts ; entre autres, le langage théologique qui diffère du langage courant, celui de tous les jours. Saint Thomas ou le Catéchisme, en utilisant le terme *permettre* ont clairement établi que Dieu n'est pas la cause du mal et plus spécialement du mal moral. Pourtant l'homme de la rue entend un prêtre dire que Dieu *permet* le mal... et il le comprend selon l'usage de ce terme dans la vie courante.

Dans la vie ordinaire, quand une personne *permet* un dommage il en est d'une certaine manière responsable. Par exemple, si le directeur d'une agence bancaire *permet* au caissier de commettre une escroquerie, ils iront en prison -s'ils sont pris en faute- tous les deux. Le directeur est coupable (pour mieux dire complice ou co-inculpé) du vol perpétré par le caissier. J'ignore si dans d'autres langues il existe un terme équivalent à *permettre* qui n'implique pas de culpabilité, mais dans l'acception du langage courant, le mot implique la responsabilité⁵.

Le terme n'a jamais cette application quand il s'agit de Dieu. Ainsi, si l'on affirme que Dieu *permet* le mal, d'une certaine façon nous prétendons qu'il en est le responsable et nous commettons une grave erreur, qui de plus est condamnée par l'Église. Au même point du Catéchisme on peut lire : « Dieu n'est en aucune façon, ni directement ni indirectement, la cause du mal moral ».

Nous avons dit initialement qu'il n'existe pas de nombreux dogmes qui concernent le problème du mal. Mais il en est un : Dieu ne contribue en aucune façon au mal moral. En conséquence si l'on tient à utiliser le terme *permettre*, son usage ne devrait jamais être assorti de la moindre accusation de Dieu comme auteur du mal, même par omission.

Si dans une langue⁶ le langage courant conjugue indissolublement le terme *permettre* et le concept de responsabilité, peut-être serait-il plus exact de dire que Dieu ne permet jamais le mal moral.

⁴ S. Augustin, *Enchiridion de fide, spe et caritate*, 11, 3.

⁵ NdT : Le livre original est écrit en espagnol.

⁶ Dans le contexte de l'auteur, le castillan.

DIEU INTERDIT LE MAL

Si nous voyageons en voiture et parvenons à un carrefour, deux possibilités s'offrent à nous : tourner à gauche... ou interdiction de tourner à gauche. Jamais les deux possibilités ne sont offertes en même temps.

Dès lors, comment pouvons-nous affirmer que Dieu « permet » l'assassinat, le vol, la guerre injuste... ? Une personne de bonne volonté peut s'interroger, même en se fâchant : « Comment est-il possible que Dieu permette la guerre dans tel pays ? ». La question obéit à une logique : on a si souvent entendu affirmer que Dieu permet le mal en donnant à l'expression la signification du langage le plus courant.

Il faut proclamer bien haut et partout que Dieu non seulement ne permet pas le mal moral, mais bien plus, qu'il l'interdit formellement. Il est prohibé de tuer, de voler, de mentir, d'être infidèle dans le mariage... Tous ces maux sont interdits, ils ne sont pas permis ! Comment quelqu'un peut-il dire que Dieu « permet » l'assassinat d'un enfant ? Dieu l'interdit catégoriquement...

Mais il résulte que nous faisons ce qui nous plaît, comme cela a été dit antérieurement. Arrivés à un croisement où nous voyons un signal évident d'interdiction de tourner à gauche... si nous le voulons, nous passons outre et nous tournons.

Néanmoins ce que nous faisons n'est pas permis, nous passons un interdit.

Si un théologien affirme que Dieu « permet » le mal, il signifie par l'expression que Dieu n'empêche pas les actes libres de l'homme. Dieu ne passe pas son temps à faire constamment des « miracles » pour éviter que les hommes commettent le mal : il tient compte du mal comme une conséquence inévitable de la liberté, comme nous l'avons expliqué dans le précédent chapitre. Dans le même registre vaut l'affirmation que la Providence reconduira in fine toutes choses vers Dieu à la fin des temps. Le dernier mot revient en définitive à Dieu au Jugement Final⁷.

Les prêtres et les théologiens, par l'usage du terme « permettre », affirment une doctrine absolument orthodoxe... que les gens de la rue comprennent mal. Au risque de la répétition, il est opportun de rappeler la

citation du pape François du chapitre II : « Parfois, en écoutant un langage complètement orthodoxe, celui que les fidèles reçoivent, à cause du langage qu'ils utilisent et comprennent, c'est quelque chose qui ne correspond pas au véritable Évangile de Jésus Christ. Avec la sainte intention de leur communiquer la vérité sur Dieu et sur l'être humain, en certaines occasions, nous leur donnons un faux dieu⁸. »

Si par curiosité on cherche le terme « permettre » dans le dictionnaire⁹, on trouvera diverses acceptions. Les trois premières impliquent la responsabilité ; la quatrième est un terme technique de la formulation universitaire ; la cinquième fait référence au vocabulaire théologique¹⁰. Même pour ce dictionnaire on voit bien que si un prêtre emploie ce terme, aussi correct que soit le langage de la théologie, ceux qui l'écoutent recevront un message équivoque qui est celui des trois premières acceptions : Dieu apparaîtra ainsi comme étant responsable du mal.

Il me semble nécessaire de donner en toute clarté une explication, et de chercher une terminologie distincte adaptée à la posture que l'on accorde à Dieu en présence du mal moral, une terminologie que puisse comprendre l'homme de la rue. Peut-être serait-il plus approprié de dire, pour être bien compris, que Dieu *aime*, ou *respecte* la liberté de l'homme, mais sans « permettre » le mal. Dieu interdit le mal et le supporte, en est affecté et en souffre. Au sens strict on peut considérer qu'il est sujet passif : il le *subit*.

L'unique signification selon laquelle on pourrait peut-être affirmer que Dieu permet le mal, pourrait être appliquée au cas d'une mère. Les mères permettent-elles que leur enfant souffre et meure ? Une mère, quand elle met au monde un enfant, sait que tout au long de la vie, il rencontrera la douleur et un jour il mourra. Pourquoi alors le mettre au monde ? Parce qu'elle comprend que même si l'on souffre, la vie est un grand bien. Elle ne désire en aucun cas que son enfant souffre ; son plus grand désir est qu'il soit heureux et content.

Il en va de même pour Dieu : il veut notre bien. Et spécifiquement il veut deux biens d'une grande valeur : la vie et la liberté de ses enfants, les hommes. Mais il sait, tout comme les mères, que tous nous devons affronter d'une manière ou d'une autre le mal, la douleur et la souffrance.

Mais ce n'est pas Lui qui envoie les douleurs et les maux qui nous affectent. Ce sont spécialement les maux de nature morale qui nous portent préjudice à nous, les hommes.

Si nous affirmions à une mère qu'elle « permet » que son enfant souffre... elle se fâcherait contre nous. Donc si nous ne pouvons pas le lui dire –parce que ce n'est pas vrai– ne le disons pas non plus quand il s'agit de Dieu, qui nous aime plus qu'une mère.

[7](#) Cf. Benoît XVI, Encyclique *Spe Salvi*, nn. 41-44.

[8](#) Pape François, exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, n. 41.

[9](#) NdT : l'original en castillan fait référence au *Dictionnaire de l'Académie Royale de la langue espagnole*.

[10](#) Dictionnaire de théologie, vocable Permettre : « permettre » signifie aussi ne point ôter à quelqu'un le pouvoir ni la liberté physique de faire une chose qu'on lui a défendue.

NE PAS TENTER D'EXPLIQUER L'INEXPLICABLE

Certaines personnes pieuses et bien intentionnées s'adressent à la personne qui souffre avec des formules du style : « Tu dois accepter la volonté de Dieu », « la maladie, Dieu nous l'envoie pour que nous nous unissions davantage à lui », ou toutes les variations dans le même style.

Une telle formulation provoque chez la personne qui a vraiment la foi l'envie de crier : ne jetez pas la faute sur Dieu ! Dieu ne nous envoie pas les maux ! Il faut avoir le courage de dire que nous ne savons pas pourquoi j'ai telle maladie et non la personne qui vit à mes côtés !

Il est certain que parfois on pourra trouver une réponse médicale. Mais dans bien des cas des douleurs physiques, de catastrophe naturelle, on ne trouve pas la réponse. Et l'on ne doit pas avoir recours à Dieu comme l'explication, parce qu'ainsi nous faisons de lui le coupable de toutes nos douleurs.

J'ai éprouvé une grande joie d'apprendre que Jean-Paul II, canonisé en 2014, au cours d'un de ses voyages en Inde, se rendit dans une léproserie confiée aux Missionnaires de la charité de Mère Teresa de Calcutta. À l'occasion de cette visite il s'est entretenu un moment avec des malades et, entre autres choses il leur dit : « Je ne peux pas vous expliquer pourquoi vous souffrez, mais ce que je peux vous dire c'est que Dieu vous aime ». Ne tentons pas d'expliquer l'inexplicable ! Et moins encore ne rejetons en aucune façon la faute sur Dieu.

Le 22 avril 2011, Benoît XVI répondit à quelques questions qui lui ont été posées dans le programme *À son image* diffusé par la RAI¹¹, à 14 heures 10, à Rome, le Vendredi Saint.

Saint-Père, lui dit le directeur du programme, je vous suis reconnaissant pour votre présence, qui nous remplit de joie et nous aide à nous rappeler qu'aujourd'hui est le jour où Jésus démontre son amour de la manière la plus radicale, en mourant innocent sur la croix. C'est précisément sur ce thème de l'innocence et de la douleur que vient ma première question posée par une enfant qui vous dit : « Je m'appelle Elena, je suis japonaise et j'ai 7 ans. J'ai très peur parce que la maison dans laquelle je me sentais en

sécurité a beaucoup tremblé et que beaucoup d'enfants de mon âge sont morts. Je ne peux plus aller jouer dans le parc. Je veux vous demander : pourquoi dois-je éprouver une telle crainte ? Pourquoi les enfants doivent-ils éprouver tant de tristesse ? Je le demande au Pape qui parle avec Dieu, pour qu'il me l'explique. »

« Chère Elena, répondit Benoît XVI, je te salue de tout mon cœur. Moi aussi je m'interroge : pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi devez-vous tant souffrir pendant que d'autres vivent commodément ? Et nous n'avons pas la réponse, mais nous savons que Jésus a souffert comme vous qui êtes innocents, que le vrai Dieu se manifeste en Jésus et qu'il est à vos côtés. Cela me paraît très important, même si nous n'avons pas les réponses, même s'il reste la tristesse : Dieu reste à vos côtés et vous devez être sûrs que cela vous aidera. Un jour nous pourrions comprendre pourquoi tout cela est arrivé. En ce moment même, il me semble important que vous sachiez que « Dieu m'aime », même s'il semble qu'il ne me connaît pas. »

Dans la deuxième partie de ce livre je tenterai d'expliquer comment nous devons réagir devant la douleur, mais pour l'heure il convient de souligner ce qu'ont dit ces deux grands papes, avec toute l'autorité qui est la leur : nous n'avons pas de réponse, nous ne savons pas trouver l'explication. Nous ne devons pas chercher à expliquer l'inexplicable. Nous devons avoir le courage de dire que nous ne savons pas.

Et si une personne nous interroge, au cœur de son angoisse, en posant la question « pourquoi moi ? », nous devons expliquer que la question est sans réponse. Sachons lui dire, avec toute notre affection, qu'elle doit poser la question autrement, qu'elle doit changer la question : c'est ce que nous verrons dans les derniers chapitres.

[11](#) Radio Télévision Italienne (chaîne publique).

L'AUTONOMIE DE CE MONDE

Mais si survient un tremblement de terre et que des personnes meurent, la faute n'est-elle pas imputable à Dieu ?

Une anecdote historique nous donnera la réponse, quoique peut-être il ne s'agisse que d'une fable et non d'une histoire vraie. On raconte que, lors de la publication de son œuvre majeure, *Philosophiae Naturalis Principia Mathematica* en 1687, dans laquelle il énonçait entre autres choses, les lois des mouvements planétaires et la loi de la gravitation universelle-, Isaac Newton fut invité à la cour par le roi de France pour présenter et expliquer ses « Principia ». Après qu'il les eut exposés, le roi l'interrogea :

Et dans toute cette théorie où est Dieu ?

Majesté, répondit Newton, dans ma théorie Dieu n'est pas une hypothèse nécessaire.

La réalité est probablement plus de l'ordre de la fable que de l'histoire, parce qu'il ne semble pas logique que Newton eût donné une réponse aussi élémentaire. Elle a cependant son intérêt. Jusqu'à Newton, la croyance générale était que, si les planètes, le soleil et la lune, étaient en mouvement on le devait à l'intervention du doigt de Dieu. Newton explique qu'il n'en est pas ainsi : les planètes se meuvent en suivant les orbites découvertes par Copernic et obéissant aux lois de Kepler, qui étaient de connaissance récente. Elles ne se déplacent pas parce que Dieu leur imprime le mouvement, mais parce qu'elles sont régies par la loi de la gravitation universelle.

Et il avait raison : Dieu n'est pas nécessaire pour expliquer le mouvement des planètes... mais seulement leur existence... tout comme l'existence même de la loi de la gravitation.

Dieu fait ainsi jaillir la création du néant, lui donne le mouvement et la laisse à sa propre opération selon des lois immuables, dont certaines nous sont connues, comme la loi de la gravitation. Mais Dieu ne fait pas se mouvoir les planètes du bout de son doigt. Il ne provoque pas davantage un ouragan, qu'un séisme, que les pluies torrentielles, que les virus qui infectent notre corps. Dieu a mis en marche la création d'une manière

incroyablement prodigieuse, selon un équilibre presque miraculeux qui rend possible la vie sur la terre. Et comme nous l'avons déjà dit ces biens merveilleux qui configurent notre monde ont parfois des effets secondaires extrêmes très préjudiciables. Mais on ne pourra jamais dire qu'un ouragan ou une inondation sont le résultat d'une action directe de Dieu, pas davantage que la maladie n'est provoquée par Dieu : Dieu n'est jamais la cause du mal.

LA PROVIDENCE ET LE MAL

Parler de la Providence de Dieu revient à parler tout simplement de Dieu. Il n'existe pas de Providence distincte de Dieu lui-même. En résumé on pourrait définir la Providence comme le soin amoureux de Dieu pour toutes les choses¹².

Le problème relatif au mal provient de certaines postures « providentialistes » qui conduisent à attribuer à la Providence des choses qu'il ne semble pas logique de l'en charger. Une anecdote tirée de la littérature servira d'explication.

Giovanni Guareschi est un écrivain italien universellement connu pour les livres qu'il a publiés vers 1950 sur la vie et les aventures d'un curé de village du nom de don Camillo. Ses aventures avec le maire communiste Peponne ont fait le tour du monde et ont été portées à l'écran. Dans les livres de don Camillo, en dehors de lui, du maire et d'autres personnages, la figure du Christ tient une grande place : c'est un grand crucifix du maître-autel avec lequel don Camillo s'entretient avec un grand naturel... et le Christ lui répond avec fréquence.

Dans un chapitre du premier livre, qui a pour titre « La cloche », sont racontées les vicissitudes de don Camillo pour récolter des fonds dans le but d'acheter une cloche pour remplacer la vieille cloche Gertrude. Gertrude avait été volée par les Allemands pendant la seconde guerre mondiale et don Camillo avait un grand désir de la remplacer. Au terme de bien des aventures, une vieille dame fortunée, madame Christine, a l'occasion de faire une bonne affaire et décide de donner l'argent pour acheter la cloche. Fou de joie, don Camillo va raconter au Christ ce qui est arrivé et lui annonce qu'il va acheter un très gros cierge pour le déposer à ses pieds à titre de reconnaissance. Il a déjà fait demi-tour pour courir acheter le cierge, quand le Christ l'appelle. Je laisse la parole à Guareschi :

- « – Pas de cierge; don Camillo, dit le Christ avec sévérité. Pas de cierge.
- Et pourquoi ? dit don Camillo stupéfait.
- Je n'ai aucun mérite dans cette affaire, répond le Christ. Je n'ai pas aidé madame Christine à faire des affaires. Je ne m'occupe ni de concours avec

des récompenses ni de commerce. Si je m'occupais de commerce, celui qui fait des bonnes affaires aurait raison de me bénir et celui qui en fait de mauvaises, aurait raison de me maudire. Si tu trouves un portefeuille plein d'argent, ce n'est pas moi qui te l'ai fait trouver, pas plus que ce n'est moi qui l'ai fait perdre à ton prochain. Le cierge, allume-le à l'intention de l'intermédiaire qui a fait gagner 9 millions à madame Christine. Je ne suis pas un homme d'affaires¹³. »

Il m'est arrivé d'entendre certaines personnes dire : « Moi je ne crois pas au hasard mais seulement à la Providence ». Même si cette affirmation traduit une profonde vision surnaturelle, elle n'en reste pas moins risquée. Si tout était directement la conséquence de la Providence, alors également les accidents, les maladies, les incendies ou les inondations. En conclusion : la Providence serait responsable de tous les dommages dont nous aurions à souffrir. Mais une telle conclusion n'est pas vraie : ce n'est pas la Providence qui provoque un accident, elle n'est pas responsable des profits ou des pertes en affaire, comme le dit Guareschi.

Le problème fondamental s'enracine dans la compréhension que nous avons de la Providence. Une brève explication s'impose.

Dans le paragraphe précédent nous avons parlé de l'autonomie de la création et nous avons pris pour exemple le mouvement des planètes. Où se trouve Dieu dans tout cela, où est la Providence ?

La réponse est celle-ci : Dieu se manifeste dans l'existence même des planètes, (de l'ensemble de l'univers en réalité). En outre, il est présent non seulement dans la création mais aussi dans la conservation de son existence, conjointement aux lois naturelles qui la rendent possible.

Mais, comme nous l'avons expliqué, Dieu ne fait pas tourner les planètes du bout de son doigt. Dieu crée et conserve dans l'être le créé, et il a donné aux êtres créés distincts la capacité d'agir selon leur nature propre. Il les laisse, pourrions-nous dire, agir en toute liberté. Chez l'homme cette liberté est une liberté de décision, la liberté de construire sa vie propre. Chez les êtres non dotés d'intelligence, plus que de liberté, il s'agit d'une autonomie de fonctionnement selon la nature propre, et compte-tenu de la complexité du monde matériel.

Ni Dieu ni la Providence ne sont directement responsables de nos actions, et de même ils ne provoquent expressément aucun des dommages accidentels qui nous arrivent. Comme nous l'avons vu plus haut, les dommages physiques qui nous touchent à l'occasion, sont des effets secondaires de grands biens.

Ce qui veut dire que la Providence est en arrière-plan de tout être et de tout événement ; mais elle n'agit pas en dictant une action pas à pas, mais seulement en rendant possible que tel être existe et puisse agir selon sa spécificité

Il est bon de demander à Dieu de nous aider à le comprendre et à comprendre son attention pleine d'amour. L'une des phrases les plus importantes des Évangiles, et aussi des moins bien comprises, est la réponse que Jésus donne aux pharisiens quand ils lui demandent quand viendra le Royaume de Dieu. Jésus répond : « Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous » (Lc, 17, 21). Et, pour couronner le tout, quand Pilate le presse de répondre à la question pour savoir s'il est roi, il répond : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (Jean, 18,36).

Dieu agit en priorité dans l'âme de chaque femme et de chaque homme. Mais il n'est responsable ni de la fiente qu'un pigeon laisse tomber, ni des injustices que nous devons supporter, ni des maladies qui nous affligent. Ce qui l'intéresse, avec l'aide de sa grâce, c'est que nous supportions avec élégance les difficultés engendrées par les pigeons, les maladies ou les injustices. Voici ce dont Dieu est l'auteur : par sa Grâce il agit directement en nous aidant à bien réagir intérieurement, sans nous fâcher ni nous désespérer.

Le Royaume de Dieu est à l'intérieur de l'homme, non au-dehors. Et nous les hommes (y compris dans des déclarations excessivement providentialistes) nous entêtons à vouloir impliquer Dieu dans les choses extérieures qui nous arrivent. L'Église a condamné tous les « messianismes » qui sont apparus au cours des siècles : ils se présentent toujours comme l'acharnement à vouloir mêler Dieu aux choses de la terre, en l'interposant comme un prétexte pour faire valoir nos intérêts, pour déclarer la guerre ou pour excuser les injustices. Quand nous impliquons Dieu dans les choses extérieures, il s'ensuit irrémédiablement une

distorsion. Et alors, par nos déclarations nous pouvons être pour d'autres l'occasion de maudire le nom de Dieu que nous avons rendu responsable de ce qui nous arrive.

Tout ce qui a été dit antérieurement, est un discours en marge d'événements extraordinaires, qui peuvent se produire si Dieu le veut ainsi. Aucun homme ne peut tenter de cataloguer Dieu. Quand Dieu a voulu agir il l'a fait directement, sans que nul ne puisse lui demander des comptes de son action. Mais dans ce livre nous prenons le parti d'étudier les faits de la vie ordinaire, non les rares manifestations, miraculeuses, qui se produisent quand Dieu le veut. Que Dieu peut faire des miracles et que de fait ils se produisent, me semble une évidence. Mais il est tout aussi évident que la vie normale se déroule en marge de ce que nous considérons comme des « miracles ».

[12](#) Cf. Catéchisme de l'Église Catholique, n. 302.

[13](#) G. Guareschi, *Don Camillo*, chapitre « La cloche ».

PROVIDENCE OU HASARD ?

Mais alors, la Providence n'existe-t-elle pas et tout n'est-il que pur hasard ?

Pas exactement. Ce que j'affirme, c'est – les miracles mis à part – que Dieu, par sa grâce agit directement dans le cœur de l'homme. Et le monde extérieur est le royaume de la complexité matérielle et, de notre point de vue, de ce que nous appelons le hasard.

Arrêtons-nous pour y réfléchir un peu plus. Sur la terre, tout événement est le résultat de quelque chose qui en est la cause. Quand la cause est immédiate et claire, nous pouvons l'étudier et voir la relation avec les conséquences qui en découlent : ce qui arrive quand une boule de billard en frappe une autre, ce qui se produit si j'approche une flamme de la poudre, ce qui se passe s'il n'y a plus d'huile dans le moteur, etc.

Mais il existe bien d'autres événements qui ne sont pas la conséquence d'une action concrète, mais d'une série interminable – presque infinie – de causes antérieures. Pensons -à titre d'exemple- au choc entre deux véhicules à un carrefour dans une ville. Pour qu'il puisse avoir lieu, doivent y concourir une très longue série de causes : l'heure à laquelle les conducteurs se sont levés, celle à laquelle ils sont partis, qu'un enfant ait retardé l'un d'eux, que l'arrière grand-père de l'autre ait déménagé pour venir vivre dans cette ville, qu'au moment du choc l'un d'eux ait été un peu distrait, que la voiture ait été garée dans telle rue et non dans telle autre... On voit ainsi une énorme liste de causes, beaucoup d'entre elles mettant en jeu la liberté humaine : que l'un ait eu envie d'acheter une voiture et non une moto ; que leurs mères aient mis au monde les conducteurs, qu'ils aient décidé de vivre là où ils vivent, etc., etc. En outre, intervient ce qu'en mathématique d'aujourd'hui on appelle la « théorie du chaos » : de petites causes qui provoquent des conséquences non linéaires qui compliquent la situation jusqu'à l'infini.

Ces situations, pour lesquelles il est impossible de déterminer une cause explicative concrète, nous les connaissons sous le nom de hasards. Et notre vie en est pleine. Elles ont toutes en commun que personne ne peut trouver

une cause déterminante. C'est l'histoire de la mouette : nous ne pouvons pas vérifier pourquoi ses déjections sont tombées sur moi et pas à côté. C'est le hasard.

Mais nous ne pouvons pas en rendre Dieu responsable en disant : « Comme Dieu sait tout, il contrôle la série infinie des causes et il fait que la fiente du pigeon me tombe sur la tête. » Non, nous ne sommes pas des marionnettes entre les mains de Dieu. En premier lieu Dieu ne conduit pas le pigeon avec son doigt, de même qu'il ne fait pas tourner les planètes du bout du doigt. De plus, celui qui était assis dans le stade se trouvait là parce qu'il l'avait choisi, parce qu'il avait librement décidé d'aller au stade et de s'asseoir à cet endroit. Dans tout accident (dans tout mal physique dont nous sommes la victime) intervient aussi la liberté de nos propres actes et nous en sommes les seuls responsables.

Prenons un autre exemple : si en sortant de chez moi une tuile me tombe sur la tête, la tuile devait tomber parce qu'elle était mal positionnée (action libre de la personne qui a posé la tuile) et je sortais à ce moment précis après m'être levé, m'être habillé, m'être lavé les dents, avoir arrangé la maison, habillé les enfants ... Une infime variation en plus ou en moins, des dixièmes de seconde , dans mes actions libres aurait eu comme conséquence que la tuile ne soit pas tombée sur moi. Et mes actes libres sont les miens et non ceux de Dieu. Dieu n'est pas assis sur le toit, attendant mon passage pour me jeter une tuile sur la tête. Et pourtant la Providence de Dieu agira sur mon âme pour que je supporte avec patience la blessure provoquée par la tuile.

Une autre chose, bien différente, est que Dieu agisse sur les âmes et par cet intermédiaire sur le monde. La parole d'un prêtre, l'exemple d'un ami, l'aide qu'une personne me prête à un moment déterminé, une lecture... peuvent m'aider à découvrir l'amour de Dieu et transformer mon âme. Il en va de même de tout événement physique, y compris la maladie, qui peut me conduire à réfléchir et à me souvenir de Dieu : c'est une manifestation de plus de la Providence qui agit en moi en prenant occasion d'un fait extérieur. Mais ce fait extérieur n'est pas provoqué directement - d'ordinaire- par la Providence. Son action consiste à se servir des

événements extérieurs pour que la grâce de Dieu fasse réagir notre âme et nous conduise vers une conversion intérieure.

La Providence peut agir de mille manières dans le monde, mais elle est toujours orientée prioritairement vers la croissance du Royaume de Dieu dans l'intérieur du cœur des hommes.

DIEU N'AURAIT-IL PAS PU CONSTRUIRE UN MONDE MEILLEUR ?

Nous en sommes d'accord, Dieu a voulu le bien et il ne nous envoie pas les maux. Mais ... n'aurait-il pas pu faire les choses plus simplement ? N'aurait-il pas pu créer un monde sans le mal ? N'aurait-il pas pu créer un monde meilleur ?

La question est vieille comme le monde. Nombreux sont, au fil des siècles, ceux qui se sont posé presque toutes les questions que nous nous posons aujourd'hui. Celle-là a été à la mode il y a quelques siècles et les réponses données ont été très différentes.

Dans le fond elle ne cesse pas d'être une question rhétorique, qui n'a presque aucune influence sur rien aujourd'hui. Il ne sert pas à grand chose de s'arrêter pour penser aux « hypothèses du futur » : ce qui aurait pu être et ce qui ne sera jamais. Que serait-il advenu pour moi si au lieu de naître en Espagne, j'étais né en Alaska ? Personne ne le sait. Mais de plus cela a peu d'importance pour ma vraie vie.

De toute façon, comme l'hypothèse a une relation avec la possible culpabilité de Dieu à l'égard des maux qui nous affectent, il convient de répondre à la question, fût-ce partiellement.

La meilleure réponse, nous la trouvons dans les faits eux-mêmes : chaque fois que nous prétendons critiquer la nature, la seule chose que nous obtenons revient à provoquer des désastres qui finissent par se retourner contre nous. Effectivement nous avons fabriqué des routes, des bateaux et des avions, des tours de cent étages ; mais tout cela, c'est construire en accord avec la nature (plus ou moins), ou en utilisant les lois de la nature. Et cependant si nous allons contre elle, la seule chose que nous obtenons c'est de la détruire, et en finir avec de nombreuses espèces vivantes.

L'écologie est porteuse de messages incontestables : nous devons vivre dans ce monde en respectant et en prenant soin de la nature. Toutes les fois que nous avons tenté de modifier ce que Dieu a fait, sans respecter son propre code, les conséquences ont été négatives. Que l'on pense à la pollution des rivières et des mers, à la désertification de grandes aires

géographiques, à la disparition d'espèces de la faune et de la flore, au changement climatique et ainsi de suite.

Nous pouvons soigner certains maux (des maladies ou des maux de la nature) et entretenir des choses qui nous font du bien. Mais à celui qui serait tenté de critiquer la création de Dieu on pourrait répondre : « Essaie de faire mieux ... ».

Saint Thomas¹⁴ affirme que Dieu, dans son pouvoir infini, aurait pu créer un monde meilleur, mais avec les connaissances actuelles des sciences de la nature, je pense difficile d'imaginer un monde meilleur que le nôtre.

Ce que nous devons faire, en revanche, c'est en prendre soin et nous aider les uns les autres, de sorte que notre vie soit toujours meilleure et plus agréable. Il y aura toujours des maux et des erreurs, mais tous ensemble nous pouvons améliorer beaucoup de choses. N'oublions pas que Dieu a déposé le monde entre nos mains pour que nous poursuivions le perfectionnement de la création. Les problèmes que nous rencontrons, souvent, ne viennent pas tant de Dieu, que de nous qui n'avons pas su comprendre le monde que nous avons reçu en cadeau de Lui et en prendre soin¹⁵.

Dans tout cela la science moderne aide aussi à voir l'ineffable beauté, complexité et équilibre du monde. Combien de particules élémentaires ? Je n'en connais pas le nombre exact mais elles sont en petit nombre, très petit : neutrons, protons, électrons, positrons, photons ; et celles de découverte plus récente : quarks, bosons, mésons, baryons...

Au total, d'après les dernières théories, toutes les particules peuvent se réduire à trois particules vraiment élémentaires : quarks, leptons et bosons. De plus, au fond se trouve l'hypothèse que même ces particules se réduisent à de l'énergie condensée sous diverses formes. Et avec tout cela, on en conclut à un seul élément que nous appelons énergie. Dieu a créé l'univers dans sa totalité, les étoiles, les planètes, les mers, les montagnes, les animaux, les hommes ... des millions et des millions d'homme, tous différents ...

Quelqu'un se croit-il capable de mieux faire ?

¹⁴ Saint Thomas d'Aquin, S. Th. 1, q. 25, a. 6

[15](#) Cf. L'Encyclique du pape François *Laudato si*. Toute l'encyclique est une défense de l'écologie correctement comprise et une exhortation à prendre soin de la nature, en évitant les agressions non justifiées.

POURQUOI NE M'ENLÈVE-T-IL PAS LA DOULEUR ?

Nous pouvons accepter tout ce qui a été écrit précédemment, mais ... pourquoi Dieu ne m'enlève-t-il pas la douleur ? N'est-il pas tout puissant ? Il pourrait me l'enlever s'il voulait !

On peut répondre par une citation d'un roman de fiction historique intitulé *Bizantium*¹⁶. Lorsqu'Aidan, le protagoniste, un prêtre qui a beaucoup souffert, se plaint auprès du supérieur de son couvent que Dieu n'a rien fait pour éviter sa souffrance, il s'entend répondre :

« Comme il n'a rien fait non plus quand son fils bien aimé est mort sur la croix. Nous sommes plus près du Christ quand nous partageons la misère du monde. Penses-tu que Jésus est venu dans le monde pour enlever toutes nos souffrances ? D'où as-tu tiré une pareille idée ? Le Seigneur est venu, non pour enlever les souffrances mais pour nous montrer le chemin de la gloire éternelle. Nous pouvons vaincre nos limitations : c'est la promesse de la croix. »

Dieu peut faire des miracles, mais il n'est pas logique que nous l'exigions de Lui. Un miracle peut se demander mais non être exigé.

Cependant, il est fréquent de rencontrer des personnes fâchées avec Dieu, non parce qu'il envoie des souffrances, mais parce qu'il ne fait rien pour les enlever.

En premier lieu il conviendrait de rappeler, comme le dit l'auteur précité, que Jésus est venu sur la terre non pour guérir les maux du corps, mais ceux de l'âme. La Providence divine agit principalement sur l'âme, sans guérir le corps (les miracles exceptés). Ou, comme nous l'avons déjà vu, Jésus a dit, et il nous en coûte de l'entendre et de l'accepter, *le Royaume de Dieu est au-dedans de vous*, non au-dehors : non dans les maladies du corps, ni dans les crises économiques, ni dans les injustices que certains peuvent commettre à notre endroit.

Mais alors, ne peut-on pas prier Dieu de nous délivrer d'une maladie ou de tout autre mal ? Bien sûr que nous pouvons Lui adresser cette sollicitation par la prière, et il est bon de toujours prier, y compris pour

demander à Dieu de nous délivrer d'une douleur... mais cela ne va pas sans deux conditions.

La première est de ne pas oublier ce que nous disons dans le Notre Père : *Que ta volonté soit faite*. Parfois, à la façon de réagir d'une personne quand Dieu ne fait pas ce qu'elle demande, elle donne l'impression de dire dans sa prière : « Tu dois faire *ma* volonté. Et en plus, si Tu ne le fais pas je vais me fâcher ». On ne peut pas prier dans de telles conditions... Un miracle est un cadeau spécialement gratuit, que nous pouvons demander, mais auquel nous n'avons aucun droit. Demandons ce que nous voulons, faisant confiance à Dieu et à sa sagesse ; mais n'exigeons jamais, ne nous fâchons pas si notre demande ne se réalise pas.

Et la deuxième, presque plus importante, veut que nous puissions demander que disparaisse la douleur, mais en demandant, avec plus d'intérêt, qu'il nous aide à la sanctifier. Les choses, dans notre vie sur terre, sont passagères, et les douleurs aussi. Il peut être important qu'une douleur ne disparaisse pas, mais beaucoup plus important que nous sachions lui donner son plein sens et qu'elle soit utile pour nous approcher de Dieu et ainsi gagner le ciel. Dans la deuxième partie du livre nous tenterons d'expliquer comment le faire.

Ces deux conditions étant prises en compte, la prière de demande est bonne et agréable à Dieu. Nombreux sont les versets de l'Évangile où Jésus nous encourage à prier et à demander avec confiance.

Mais nous devons avoir les idées claires sur la foi et la religion chrétienne, ainsi que sur la valeur de la prière, spécialement la prière de demande, par laquelle nous sollicitons l'intervention de la Providence divine. Si, quand nous sommes atteints par la maladie - ou toute autre difficulté sérieuse - nous avons recours à Dieu en lui demandant la guérison, plusieurs possibilités se présentent.

La première, que Dieu réponde par un miracle extraordinaire : ce qui signifie l'action de la Providence extraordinaire de Dieu. Le fait se produira si Dieu veut et comme il en disposera.

La deuxième possibilité consiste à consulter un médecin et qu'il nous soigne et nous guérisse ou, au moins, qu'il contrôle la maladie : c'est la

Providence ordinaire de Dieu. Sans qu'il soit nécessaire de faire des miracles extraordinaires, Dieu agit par les réalités créées sans que nous nous rendions compte de son intervention : nous aidant à consulter le bon médecin, faisant en sorte que les remèdes soient efficaces, etc. Face à des problèmes de ce style, il peut arriver qu'une solution déterminée intervienne à temps pour résoudre une situation angoissante, qu'un intermédiaire arrange une grave dispute familiale, que le cœur d'une personne s'adoucisse et soit capable de faire un don généreux, et mille choses semblables.

Cette manière de procéder de la providence est la plus fréquente, et elle exige de notre part l'humilité d'accepter de ne pas savoir, en attendant d'arriver au ciel, dans quelle mesure notre prière a été déterminante pour résoudre un problème. De plus cela requiert de mettre tous les moyens humains à notre portée pour trouver la solution adéquate, sans rester les bras croisés.

Enfin, si la guérison ne se produit pas, cela ne signifie pas que Dieu ne nous entende pas ni que sa Providence ait échoué. La signification, pour le moment, doit être trouvée dans le fait que les causes de la situation doivent suivre leur cours naturel qu'il ne convient pas de changer. Dans ce cas, ma prière est-elle inefficace ? Dans l'absolu, notre prière aura servi à augmenter notre foi et notre confiance en Dieu, et souvent à accepter avec patience et vision surnaturelle la maladie ou tout autre problème.

La prière est toujours efficace, même si parfois elle ne l'est pas dans le sens qui nous plaît. Le simple fait de prier a déjà, en soi, une grande valeur surnaturelle dans la perspective du ciel.

Nous ne pouvons pas espérer que le Seigneur nous épargne toutes les douleurs et toutes les souffrances. Il est certain que Jésus a fait beaucoup de guérisons sur la terre, mais le moment était très extraordinaire : les hommes qui l'écoutaient devaient comprendre qu'il n'était pas un homme de plus, un maître de plus. Les miracles de Jésus avaient comme fin principale d'éveiller chez ses auditeurs la foi en la divinité du Christ.

La finalité de la vie de Jésus sur la terre n'était pas de supprimer toutes les douleurs mais de nous enseigner le chemin du ciel. Si nous nous fâchons avec Dieu parce qu'il ne met pas fin à la souffrance, nous méritons que

nous soit posée la question posée par l'auteur déjà cité : « Penses-tu que Jésus est venu dans le monde pour enlever les souffrances ? D'où tires-tu une idée pareille ? » Il est vraiment nécessaire que nous, les chrétiens, nous acceptions que « le Seigneur est venu, non pour enlever les souffrances, mais pour nous montrer le chemin de la gloire éternelle », comme l'auteur poursuit.

[16](#) Ndt : *Byzantium* par Stephen R. Lawhead (Harper Voyage, 1996)

LA DOULEUR N'EST PAS UN CHÂTIMENT DE DIEU

Avant toute chose il est nécessaire de mettre fin à quelques préjugés que nous pouvons facilement avoir acquis. Le premier est celui de voir d'une certaine manière dans la douleur un châtement imposé par Dieu.

Pour la plupart des gens, il sera évident que Dieu ne punit pas, mais ils ne sont pas rares les chrétiens qui persistent dans l'idée de Dieu tel qu'il apparaît dans l'Ancien Testament : si je ne me comporte pas bien, Dieu me punira. De fait, quand un enfant fait une bêtise et se fait une blessure légère, il n'est pas si rare qu'un adulte de ses proches lui dise : « Ainsi tu apprendras. Le bon Dieu t'a puni d'avoir fait l'idiot ». Ou tout simplement : « Punition de Dieu ! ».

Ce genre de phrases, toutes faites, profondément erronées, inculquent dans l'esprit d'un enfant l'idée que Dieu punit. C'est une erreur. Et cette erreur est coupable, au moins en partie, des erreurs dans lesquelles on entretient trop de gens sur Dieu.

Comme nous l'avons vu, Dieu nous veut du bien et non des maux. Et il ne « punit » pas non plus par la douleur et les maladies. Une maladie n'est jamais un châtement de Dieu et ne lui en jetons pas la faute. On lit dans le livre de la Sagesse : « Dieu n'a pas fait la mort, il ne se réjouit pas de voir mourir les êtres vivants » (Sg 1, 13). Dieu n'est pas un Dieu de mort mais de vie, de bonheur, de joie.

Cette vision est le propre du christianisme. Pour les israélites du temps de Jésus, si un homme était riche et avait une vie heureuse, c'est parce que Dieu prenait soin de lui et lui octroyait la richesse. Au contraire, une personne qui tombait malade ou était ruinée le devait à ses péchés et ainsi elle était châtiée par Dieu.

Jésus vient couper court à cette conception et leur explique qu'ils sont dans l'erreur. Dans les Évangiles, il se trouve au moins deux textes significatifs à cet égard. Le premier est de saint Luc (Lc, 13, 1-5) :

« 1. À ce moment, des gens qui se trouvaient là rapportèrent à Jésus l'affaire des Galiléens que Pilate avait fait massacrer, mêlant leur sang à celui des sacrifices qu'ils offraient.

2. Jésus leur répondit : « Pensez-vous que ces Galiléens étaient de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, pour avoir subi un tel sort ?

3. Eh bien, je vous dis : pas du tout ! Mais si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de même.

4. Et ces dix-huit personnes tuées par la chute de la tour de Siloé, pensez-vous qu'elles étaient plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem ?

5. Eh bien, je vous dis : pas du tout ! Mais si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de même. »

Le texte est suffisamment clair : toute douleur, tout malheur ne sont jamais un châtement de Dieu à cause de nos péchés. Dieu n'exerce pas sur nous de sanction sur la terre, il n'existe pas de « miracles » pour faire du mal. Autre chose, très distincte, est que nos actions peuvent se retourner contre nous. Un homme qui s'enivre souvent peut perdre son emploi, se voir jeter de chez lui par sa femme et se trouver à la rue sans savoir où aller, sans argent pour vivre. Mais il ne peut accuser de faute personne, sinon lui-même : ce sont ses actes qui ont eu des conséquences négatives sur sa propre vie.

La phrase de Jésus « *si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de même* » fait directement référence à l'autre vie. Ce n'est pas « périr » au sens de la mort en ce monde, mais de la mort éternelle, de la séparation éternelle de Dieu.

Voyons maintenant un autre texte de saint Jean (Jn 9, 1-3) :

1 En passant, Jésus vit un homme aveugle de naissance.

2 Ses disciples l'interrogèrent : « Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? »

3 Jésus répondit : « Ni lui, ni ses parents n'ont péché. Mais c'était pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui.

Après avoir dit cela il fit le miracle pour lui rendre la vue, mais ce qui est intéressant de souligner c'est que la cécité n'était la conséquence d'aucun péché, ni la conséquence d'un châtement. Dieu nous fait le don de ses biens, et non des maux.

CE N'EST PAS NON PLUS UN « CADEAU » DE DIEU

La souffrance n'est pas un châtement de Dieu : Jésus lui-même le dit. Alors ... d'après une certaine mentalité très providentialiste ... c'est un cadeau de Dieu.

Pas davantage ! Nous ne pouvons pas penser qu'un Père gratifie son fils, qu'il aime avec passion, de la douleur. La seule supposition serait une folie.

Le malentendu a pour origine ce qui a été dit dans la chapitre II à propos des langages distincts et, spécialement, de la différence entre le langage de la piété et le langage vrai ou direct. Une personne pieuse peut voir dans la maladie (ou tout autre mal) une manifestation de la volonté de Dieu et être remplie de paix et de sérénité¹⁷. Mais nous ne pouvons accepter de dire que la maladie est l'expression de la volonté de Dieu, sauf à savoir avec certitude que la personne concernée comprendra la clef de lecture de cette phrase et qu'elle ne va pas en rendre Dieu « coupable ».

Il est nécessaire de prendre conscience que dans la société occidentale contemporaine, très peu nombreuses sont les personnes dotées de la formation spirituelle nécessaire pour accéder à la signification pieuse de cette phrase. La plupart, si elles entendent dire que la maladie est un cadeau de Dieu, ne comprendront pas et il est même probable qu'elles seront fâchées avec ce Dieu qui, d'après ce qu'on leur aura dit, leur a fait « cadeau » d'une maladie.

Il faut dire non à la conception que la douleur est un cadeau de Dieu. Désirer le mal pour quelqu'un ou le commettre est un péché. Et Dieu ne peut commettre un péché. Dieu n'a pas prescrit des commandements distincts pour nous et pour Lui-même. Dieu ne peut pas mentir, ni voler, ni être infidèle, ni tuer, ni blesser, ni rendre quelqu'un malade : ce serait commettre un dommage, ce serait commettre le mal... C'est un péché et Dieu ne peut pas pécher.

Les commandements ne sont pas arbitraires. Dieu ne peut changer du jour au lendemain ses commandements et nous dire qu'à partir de maintenant nous pouvons voler et tuer. Les commandements reflètent la pensée éternelle de Dieu et nous pouvons les découvrir dans ce qui est connu

comme la Loi Naturelle. Même si Dieu n'avait pas donné à Moïse les Dix Commandements, ce serait un mal de voler, de mentir ou de tuer. Dieu ne se contredit pas lui-même. Il est, comme nous l'avons vu plus haut, infiniment cohérent.

Et il n'est pas licite non plus de supposer que Dieu nous envoie un mal physique pour ensuite en tirer un bien moral. Une règle morale immuable stipule que la fin ne justifie pas les moyens. Nous ne pouvons pas commettre le mal pour obtenir un bien. Nous ne pouvons pas faire volontairement du mal à quelqu'un pour obtenir un effet bon. Pour qu'une action soit moralement acceptable elle doit être bonne tant dans son objet propre que dans la finalité recherchée. Dieu n'est coupable d'aucun mal, y compris pour en tirer un bien.

[17](#) Logiquement, si elle remplit de paix et de sérénité, c'est parce que, d'une certaine manière, il existe une relation entre les choses qui nous arrivent et la volonté de Dieu. Nous le voyons plus en détail dans le dernier chapitre sous le titre « Aimer la volonté de Dieu ».

LUTTER CONTRE LA DOULEUR ET LE MALHEUR

Nous nous trouvons immergés dans une douleur de n'importe quel type, soit par maladie, soit parce que nous avons été victimes d'une injustice, soit à cause de la disparition d'une personne chère... Comment devons-nous réagir ? Qu'attend Dieu de nous ?

La réponse en général est claire : la volonté expresse de Dieu est que nous luttons contre le mal, contre la douleur et contre la souffrance. Dieu veut que nous défendions la vie et la santé. C'est une évidence de plus que Dieu n'est pas à l'origine du mal et de la douleur. Si la maladie était expressément voulue par Lui, aller voir le médecin serait un péché. Une définition traditionnelle du péché est précisément d'agir contre la volonté de Dieu.

En revanche Dieu attend de nous que nous combattions le mal quand il se présente à nous. Et, avec le mal, la douleur et la souffrance qui l'accompagnent. Et cela à tous les niveaux : la douleur physique des maladies, les injustices de toute sorte, la faim dans le monde, le sous-développement, la tristesse, les conséquences d'un désastre naturel...

Le pape Jean-Paul II, au cours de la veillée de prière des Journées Mondiales de la Jeunesse à Rome de l'année 2000, au commencement d'un nouveau millénaire, faisait cette proposition aux jeunes par ces paroles : « Aujourd'hui, vous êtes venus ici pour affirmer que, dans le nouveau siècle, vous n'accepterez pas d'être des instruments de violence et de destruction ; que vous défendrez la paix, en payant de votre personne si nécessaire. Vous ne vous résignerez pas à un monde où d'autres hommes meurent de faim, restent analphabètes ou manquent de travail. Vous défendrez la vie à tous les instants de son développement ici-bas, vous vous efforcerez de toute votre énergie de rendre cette terre toujours plus habitable pour tous. Chers jeunes du siècle qui commence, en disant « oui » au Christ, vous dites « oui » à chacun de vos plus nobles idéaux. [18](#) »

En résumé : lutter contre le mal, contre la douleur et les dommages de toute sorte. Une personne qui ne se sent pas engagée dans cette lutte ne pourrait pas se considérer elle-même comme un chrétien cohérent.

Dans l'exhortation apostolique *La joie de l'Évangile*, le pape François nous appelle avec une insistance répétée à nous préoccuper des autres, spécialement des plus nécessiteux, de ceux qui traversent une mauvaise passe, de ceux qui souffrent.

Comment devons-nous réagir face à la douleur ? Par le combat. Si nous sommes directement concernés, en consultant le médecin ou en mettant en œuvre les moyens de résoudre le problème : Dieu veut que nous protégeons notre santé et notre vie. Et s'il s'agit de la douleur d'autrui, en se laissant ouvrir à la compassion et en réagissant par solidarité et avec notre sensibilité face à la douleur, en les aidant dans la mesure de nos possibilités. Tel est l'esprit chrétien, ce que Dieu attend de nous devant toute douleur. « Ne passe pas indifférent devant la douleur d'autrui. Cette personne (un parent, un ami, un collègue..., cet autre que tu ne connais pas) est ton frère¹⁹ ».

Il convient de noter ici un moyen tout spécial de combattre la douleur, quand elle ne vient pas de l'extérieur mais qu'elle est en nous. En toute sincérité nous devons reconnaître que souvent nous sommes les protagonistes du mal. Parfois, presque par inadvertance, parfois par erreur... mais nous faisons mal les choses et nous sommes la cause de la douleur pour autrui et fréquemment pour nous-mêmes. Et nous sommes assez souvent conscients que nous agissons mal et nous nous laissons porter par l'orgueil, l'envie, la paresse ou toute autre inclination qui naît en nous et nous entraîne sur des chemins incorrects. S'entêter dans le combat contre le mal exige de nous de porter notre regard sur nous-mêmes et de nous imposer l'effort de tenter d'éradiquer les mauvaises réactions ou les mauvaises habitudes que nous pouvons avoir.

Comment lutter contre le mal qui monte de mon cœur ? Comment lutter contre mes propres réactions d'orgueil, de mauvais caractère, d'impatience ?

La lutte contre le mal intérieur commence, en premier lieu, par sa reconnaissance : nous avons besoin d'admettre nos propres erreurs. Et cela n'est rien moins que facile. Combien ce retour sur soi est coûteux ! Mais sans ce premier pas il est impossible d'aller plus avant.

Ensuite, le pas suivant consistera à le rejeter avec sincérité. Pour un chrétien c'est ce qu'on appelle le repentir. Lewis en parle ainsi : « Se repentir c'est oublier toute l'obstination et la souffrance que nous cultivons depuis des milliers d'années, détruire une partie de soi-même et subir une sorte de mort. En fait, seul un homme bon peut faire cette demande.²⁰ » Avec l'ironie qui lui est propre, Lewis met en relief une grande vérité : plus nous sommes embourbés dans le mal, plus il est difficile de se repentir. Seul un repentir vrai est capable de purifier le cœur et de nous donner les forces pour combattre le mal.

Ce repentir devra aussi se manifester dans la tentative de corriger le mal que nous avons fait : le repentir sincère d'avoir volé nous conduira à restituer ce que nous avons volé. Il en va de même d'un dommage de tout type : nous devons tenter de compenser le dommage causé. Finalement, ce repentir sincère doit nous conduire à demander pardon à celui auquel nous avons causé un dommage, et à Dieu si nous avons la foi. Pour un chrétien, confesser avec fréquence ses péchés est une manifestation de son engagement à lutter contre le mal.

Cela, dit brièvement, est une preuve objective de la sincérité de notre conscience. Il peut nous arriver de fulminer contre tout ce qui se fait mal dans le domaine politique, dans l'entreprise ou dans la famille... et cependant nous ne nous efforçons pas de corriger nos propres défauts. Si nous ne nous engageons pas vraiment à devenir meilleurs, à essayer (fût-ce avec un succès partiel) de vaincre le mal qui est en nous, toute protestation contre le mal et la douleur dans le monde ne sera rien d'autre qu'une hypocrisie.

Il vient à propos de rappeler les mots de Jésus : « Car c'est du dedans, du cœur de l'homme, que sortent les pensées perverses : inconduites, vols, meurtres, adultères, cupidités, méchancetés, fraude, débauche, envie, diffamation, orgueil et démesure. Tout ce mal vient du dedans, et rend l'homme impur. » (Mc 7, 21-23). Tout mal moral, tout dommage causé à autrui, a commencé dans le cœur de celui qui l'a causé. La lutte contre le mal, si elle est sincère, ne peut manquer à la conviction que le mal naît en nous.

¹⁸ Jean-Paul II, Discours à la Veillée de prière, 19 août 2000.

[19](#) Saint Josémaria, *Sillon*, n. 251

[20](#) C. S. Lewis, *Les fondements du Christianisme*. LLB éditions , Valence (mai 2013), pag. 70.

VAINCRE LE MAL PAR LE BIEN : PARDONNER

Si l'on veut bien réagir en présence de la douleur, il est, sans conteste, une autre condition indispensable : savoir pardonner. Lorsque la douleur que nous éprouvons a pour origine un mal moral, dont la responsabilité incombe à une personne agissant en toute liberté, la réaction automatique est de nous fâcher avec cette personne. Cette réaction est normale pour les humains que nous sommes.

Mais nous devons apprendre à acquérir une autre réaction qui est de pardonner. Le dilemme est très clair : ou nous pardonnons, ou nous sommes pleins de rancœur. Ce qui équivaut à dire que si nous ne pardonnions pas nous donnerions à notre douleur la pire des orientations, faisant le plein de rancœur, de haine, de désir de vengeance. C'est le sens le plus maléfique que nous pouvons accorder à la douleur. Toutes les guerres de l'histoire ont pour origine cette orientation de la douleur comme leur cause principale. Et il en est des guerres entre nations comme de celles qui surviennent dans les familles. Si les représailles sont la réponse donnée à un mal moral subi, alors prennent naissance les divisions et les haines entre les membres d'une famille ou entre amis.

Pardonner ne veut pas dire renoncer à se défendre. Si nous avons été victimes d'une injustice, nous sommes en droit de nous défendre, y compris en usant du recours à la justice si nécessaire. Mais une chose est se défendre, et une autre, bien distincte, se venger. Et même, en se défendant, nous devrions être capables de le faire sans haine ni rancœur, nous efforçant de trouver des solutions et des compromis qui puissent arranger la situation sans tomber dans l'ardeur à briser l'adversaire.

Pardonner ne signifie pas non plus que nous ne sommes pas blessés. Pardonner, c'est ne pas laisser place à la rancœur ni à la haine, ne désirer le mal pour quiconque. Mais une blessure fait toujours souffrir. Si une personne que nous aimons nous blesse physiquement, par négligence, il nous sera facile de lui pardonner, nous rendant compte rapidement qu'elle n'a pas agi dans un mauvais esprit, mais la blessure reste là et elle sera l'objet d'un tourment jusqu'à la guérison.

Si une personne nous traite injustement, même si nous pardonnons de bon cœur, chaque fois que nous la verrons nous nous rappellerons l'injustice commise. Même si nous ne désirons aucun mal à son encontre, il peut nous être désagréable de la voir ou d'échanger avec elle. C'est tout à fait normal : la blessure prend du temps pour guérir. D'autant plus que la blessure est plus grave. Mais ce qui est important c'est de ne pas entretenir la rancœur, de ne pas s'évertuer à se venger mais de vouloir sincèrement garder de bonnes relations avec cette personne.

Dans la *Lettre aux Romains* saint Paul dresse tout un programme quant à la façon de réagir face au mal moral : « Ne rendez à personne le mal pour le mal, appliquez-vous à bien agir aux yeux de tous les hommes. Autant que possible, pour ce qui dépend de vous, vivez en paix avec tous les hommes. Bien-aimés, ne vous faites pas justice vous-mêmes, mais laissez agir la colère de Dieu. Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais sois vainqueur du mal par le bien » (Rom. 12, 17-21). Ce passage est un schéma parfait de la lutte contre le mal et la douleur ; ne pas se venger, vaincre le mal par le bien. Si nous répondions au mal par le mal, nous entrerions dans une spirale dont personne ne sait comment elle va finir.

Le mal n'est jamais vaincu par les haines et les rancœurs, mais par le bien, sachant pardonner et répartir le bien à pleines mains. En 1982, Jean-Paul II eut une rencontre inoubliable avec les jeunes au stade Bernabeu, à Madrid. Son discours était centré précisément sur cette phrase de saint Paul, et il l'expliquait à partir des Béatitudes qui avaient été lues juste avant. Il leur disait : « Les paroles du Christ (...) indiquent aussi un programme pour dépasser le mal par le bien. (...). Lorsque vous savez rester simples avec dignité dans un monde prêt à payer pour le pouvoir à n'importe quel prix ; quand vous gardez le cœur pur au milieu de ceux qui ne voient toute chose qu'en terme de sexe, d'apparence ou d'hypocrisie : quand vous construisez la paix, dans un monde de violence et de guerre : quand vous luttez pour la justice en face de l'exploitation de l'homme par l'homme ou d'une nation par une autre ; quand avec miséricorde et générosité vous ne cherchez pas la vengeance mais que vous arrivez à aimer l'ennemi ; quand, plongés dans la douleur et les difficultés, vous ne perdez pas l'espérance ni la constance dans le bien, appuyés par la consolation, l'exemple du Christ et l'amour de

chaque homme qui est votre frère. Alors vous vous convertissez pour transformer efficacement et radicalement le monde et vous construisez la nouvelle civilisation de l'amour, de la vérité, de la justice, qui est la message apporté par le Christ »²¹.

L'ensemble de la doctrine chrétienne est la meilleure réponse possible au problème du mal et de la douleur. Et elle nous porte, comme nous le lisons dans ce texte, à lutter contre le mal sachant le noyer en faisant le bien.

Mais il est nécessaire, pour ce faire, d'affronter la douleur en étant disposés à y porter remède, à lui donner un sens constructif et positif. Au cours de la même rencontre le pape disait : « De cette façon, l'homme – et surtout celui qui est jeune – qui s'approche de la lecture de la parole du Christ en posant la question « pourquoi le mal existe-t-il dans le monde », s'il accepte la vérité des Béatitudes, finit par se poser une autre question : que faire pour vaincre le mal par le bien ? »

²¹ Discours prononcé le 3 novembre 1982.

NE PAS VALORISER LE MAL À L'EXCÈS :

IL Y A TOUJOURS BEAUCOUP DE BIEN

Ensuite, une fois engagés dans la lutte contre le mal et contre la douleur, il est nécessaire de garder la sérénité suffisante pour ne pas accorder une valeur excessive au mal. Nous faisons l'expérience de rencontrer pratiquement tous les jours des choses (plus ou moins importantes) qui nous font souffrir : ce sont les croix de chaque jour dont nous parlait Jésus.

Mais nous ne pouvons pas fermer les yeux sur tous les biens dont Dieu nous fait le cadeau quotidiennement. J'ai vu bien des personnes désespérées devant le mal, plus ou moins important, et toujours je leur ai donné ce conseil : « Rendez grâce à Dieu pour tant de bonnes choses reçues ». C'est presque la chose principale. Nous avons beaucoup plus de choses pour lesquelles rendre grâce à Dieu, que de maux dont nous plaignre.

Si nous faisons de notre vie une plainte continuelle, nous finirons par rendre la vie amère à nous-mêmes et à notre entourage. Au contraire, si nous supportons les maux avec sérénité et bonne humeur, dans la mesure du possible, nous adoucirons notre souffrance et celle des autres.

En général les hommes ont une certaine tendance à se sentir victimes et à se présenter comme des victimes. Il est compréhensible que, lorsque nous souffrons, il nous plaît de recevoir des autres affection et compréhension : cela nous fait du bien. Mais par exagération, nous nous faisons mal à nous-mêmes et nous pouvons en arriver à exaspérer ceux qui nous entourent.

Nous devons accepter les diverses tribulations de cette vie avec sérénité et bonne humeur, sans tomber dans cette réaction -parfois pathologique- d'attirer l'attention sur nos souffrances. Les désagréments et les douleurs font partie intégrante de notre vie sur terre. Saint Josémaria disait : « Vivre, c'est affronter des difficultés, ressentir joies et peines dans son cœur ; et dans cette forge, l'homme peut acquérir force, patience, magnanimité, sérénité [22](#) ».

Ne nous inventons pas des souffrances ni n'exagérons les douleurs dont nous souffrons. Presque toujours il se trouvera quelque chose qui nous dérange. La vie consiste, comme le dit ce saint, à *ressentir dans notre cœur*

des joies et des contrariétés. Nous ne pouvons pas être tellement aveugles que nous ne valorisions pas les belles choses positives de la vie.

Souvenons-nous toujours que Dieu veut que nous soyons heureux... en rendant les autres heureux. Si nous surévaluons la douleur, nous faisons souffrir les autres. En revanche, si nous adoucissons les souffrances, nous contribuons au bonheur des autres et nous serons nous aussi plus contents.

[22](#) Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, n. 77 (Le Laurier).

DONNER DU SENS À LA DOULEUR : NON PAS POURQUOI ?, MAIS POUR QUOI ?

La douleur est un phénomène naturel, comme n'importe quel autre. Elle a un sens propre, une utilité déterminée et constante : servir de sirène d'alarme. Elle n'a pas d'autre sens par elle-même.

Cependant une douleur quelconque peut -comme tout objet naturel et comme toute action humaine- recevoir un sens, une finalité. L'homme peut ajouter une finalité à l'utilité propre d'un être. Si nous nous arrêtons, par exemple, sur les rivières, elles ont pour utilité de canaliser l'eau de pluie tombée sur les montagnes. Mais nous pouvons leur assigner une autre finalité : irriguer les cultures, alimenter en eau une ville, servir de frontière, mettre en marche des générateurs électriques.

Nous constatons facilement que la douleur, en plus de son utilité originelle, produit d'autres conséquences. Elle peut nous remplir d'amertume, de jalousie, de colère ; ou bien elle peut nous être utile pour comprendre ceux qui souffrent, nous mouvoir à la compassion, nous approcher de Dieu.

C'est le résultat produit par le fait d'avoir ajouté -souvent inconsciemment- une finalité, un sens plus profond à la douleur. Mais il est essentiel de nous rendre compte que ce n'est pas la finalité implicite de la douleur. La même maladie peut conduire une personne au désespoir... et une autre à se remplir d'amour de Dieu et des autres.

Un exemple paradigmatique peut se voir dans les deux croix sur lesquelles étaient cloués les deux bandits, de chaque côté de Jésus. Quel sens avaient ces croix ? Aucun : elles étaient un supplice. Elles n'avaient aucun sens : une souffrance inutile infligée par un juge et des bourreaux à des condamnés, peut-être au moins méritée en partie, à cause de leurs mauvaises actions. C'est, dans ses manifestations les plus extrêmes, l'expression de l'absurdité de la douleur. Et cependant... elle sera l'instrument du salut d'un des deux bandits. Quant à l'autre, pour ce que nous en savons, elle ne lui servit à rien d'autre qu'à combler la mesure de l'amertume et de la haine.

Les deux croix étaient identiques : en elles-mêmes elles n'avaient pas de sens. Mais l'un de ces deux hommes *lui a donné* un sens. Ce n'est pas la croix qui donne le sens, mais celui qui l'a portée . L'autre... lui a donné un sens opposé.

Que devons-nous faire face à la douleur et à la souffrance ? : leur donner une finalité, leur donner un sens. Nombreux sont ceux qui, confrontés à une douleur importante, s'interrogent sur le sens de cette douleur. La réponse, même si elle est un peu brutale, est indubitablement : « Cette douleur a le sens que tu voudras lui donner ».

Nous devons, dès lors, changer la question. Nous demander, non pas *pourquoi*, mais *pour quoi*.

Qui pose la question *pourquoi* cherche un sens caché à la douleur qu'il ne trouvera jamais. Au lieu de cette question il doit se la poser ainsi : *pour quoi* : si cette souffrance peut faire de lui une personne meilleure ou pire ; si elle peut l'aider à gagner le ciel.

Dans un langage propre à la piété, il est possible de parler de « trouver le sens de la douleur », comme si la douleur avait un sens caché qu'il était nécessaire de trouver. Ce n'est pas exact, ce n'est pas vrai au sens littéral des mots. Il arrive ce qui se passe avec le *David* de Michel-Ange²³ : au sens figuré seulement, la statue est déjà dans le bloc de marbre à l'état brut avant de commencer à le sculpter. De même, au sens figuré on peut dire que la douleur a un sens, au-delà de son utilité comme signe d'alarme. Il ne s'agit pas de découvrir un sens quelconque mais bien plutôt de *lui donner* un sens, et ainsi chaque douleur aura le sens que nous lui aurons attribué.

Mais il est indéniable que, Dieu n'ayant pas assigné à la douleur un sens *a priori*, il attend que nous lui donnions le sens qui convient. De même qu'il désire que nous fassions un usage correct des choses créées : ne pas user de l'énergie nucléaire pour tuer mais pour guérir des maladies ; user de l'acier pour faire des instruments aptes à des usages constructifs et pas pour blesser, faire du cinéma pour une diversion saine et non pour des films immoraux, etc. Dieu nous laisse entièrement libres, mais il désire que nous donnions à toutes choses une finalité positive : la douleur en est une.

²³ Le *David* de Michel-Ange est à l'Académie de Florence, un chef-d'œuvre de la sculpture de la Renaissance réalisé entre 1501 et 1504.

DANS UNE PERSPECTIVE HUMAINE

En marge de la foi, dans une perspective purement humaine, la douleur admet un sens positif. Quand nous souffrons, nous comprenons mieux la souffrance des autres. Être passés par une situation douloureuse nous aide à comprendre ceux qui, à présent, traversent une circonstance semblable. Il en coûte à des jeunes de comprendre certaines situations de la vie ; et, en partie au moins, c'est par manque d'expérience dans de nombreux domaines, dont ceux de la douleur et de la souffrance²⁴.

La douleur nous rend plus prudents et nous aide à acquérir la force, nous encourage à affronter la vie avec plus de décision et de robustesse, nous oblige à gagner en patience, nous aide à parvenir à la maturité. Elle nous aide souvent -d'un point de vue strictement humain- à savoir accorder de la valeur aux choses à leur juste mesure : quand on affronte une vraie et forte douleur, il est clair que beaucoup de motifs de soucis que nous avons auparavant nous apparaissent comme des bêtises. L'homme a tendance à apprécier à l'excès des aspects de la vie qui sont très superficiels ; quand arrive une douleur sérieuse, on voit avec clarté ce qui est vraiment essentiel.

Nous pouvons donner à la douleur le sens du dépassement de soi, du don aux autres en ne nous laissant pas emporter par la tristesse, d'une victoire sur la vaine frivolité. Mais si nous la vivons mal, la douleur nous remplit d'impatience, de tristesse et d'amertume, nous nous sentons victimes, nous sommes enclins au désespoir et à la dépression.

Quand, au commencement de ce livre, nous avons envisagé le problème de la douleur, nous avons parlé du « scandale du mal ». Nous avons dit qu'un scandale est toute chose qui nous éloigne de Dieu. Comme nous venons de le voir, ce qui nous éloigne de Dieu n'est pas la douleur ni la souffrance, mais le sens que nous leur donnons. Si, comme le mauvais larron, nous remplissons notre douleur de rage et d'amertume, alors la douleur se convertit au sens propre en un scandale qui nous sépare de Dieu. Mais dans ce cas nous serions dans l'obligation de reconnaître qu'une grande part de la faute nous revient d'avoir donné à la douleur un sens qui nous éloigne de Dieu.

Nous pouvons lui donner aussi un sens positif, et cela dépend de nous.

[24](#) NdT : Par expérience un médecin ou toute personne qui accompagne ceux qui sont gravement malades, notamment des jeunes, comprend bien ce que veut dire « l'expérience de la douleur et de la souffrance ». Même si on ne souhaite à personne de traverser cette épreuve, il est vrai que celui qui la rencontre, et en particulier quand il est jeune, apprend qu'elle peut avoir un sens.

UN GRAND CADEAU DU CHRIST

La douleur peut être acceptée avec un sens noble, positif, d'un point de vue humain, sans avoir à tenir compte de Dieu. Mais réagir ainsi, en étant réaliste, est difficile : ils sont peu nombreux, ceux qui réussissent à atteindre cet objectif sans la moindre référence surnaturelle. La capacité d'accorder à la souffrance un sens positif est l'un des apports sans ombre et des plus importants du christianisme.

Avant le Christ, la douleur était synonyme de malheur. La philosophie stoïcienne a peut-être été une tentative d'approche plus positive, mais elle restait malheureusement très en retrait. Et dans le reste du monde païen, la philosophie prédominante était dominée par l'épicurisme et l'hédonisme, qui considéraient la douleur comme la disgrâce majeure. Nous en trouvons le reflet dans la société actuelle : plus on s'éloigne de Dieu, plus accentué est l'hédonisme et, par conséquent, plus on rejette tout type de douleur et de souffrance.

Par toute sa vie, mais avec plus d'évidence dans sa mort sur la croix, Jésus nous enseigne que cette croix, même dépourvue en elle-même de sens, peut recevoir un sens tel qu'elle se convertit en trône de triomphe. Jésus sur la croix est vainqueur du péché, du démon et de la mort. La voix de Jésus devient l'instrument de la rédemption !

Ce qui revient à dire : une douleur qui n'a pas de sens acquiert, par l'obéissance volontaire de Jésus, une valeur surnaturelle si grande qu'elle sert au pardon des péchés de toute l'humanité. Une souffrance, en elle-même absurde, effet de la haine et de la jalousie, reçoit une finalité nouvelle, distincte, que lui donne volontairement Jésus, par l'exercice de la liberté.

Mais souvenons-nous que la même croix, identique, ne sert de rien au mauvais larron qui au contraire sombra dans la rancœur. Ce n'est pas la croix qui nous fait gagner le ciel, c'est Jésus, en donnant un sens à cette croix d'infamie.

Voilà le cadeau de Jésus et sa relation avec la douleur : nous enseigner que nous pouvons donner à la souffrance une finalité qui la convertit en

l'instrument pour gagner le ciel. Par sa mort, le Christ nous a enseigné que nous pouvons donner à la douleur une valeur qui n'est plus seulement humaine mais surnaturelle.

« Voici la grande révolution chrétienne : convertir la douleur en une souffrance féconde ; faire d'un mal, un bien. Nous avons dépouillé le diable de cette arme... : et, avec elle, nous conquérons l'éternité²⁵. » Ce fut le grand cadeau de Jésus : nous enseigner à convertir la douleur en une source d'amour, souffrance féconde. Avant le Christ, la souffrance était, fondamentalement, l'arme du diable : une réalité qui conduisait aisément au désespoir et à la rancœur. Après le Christ nous pouvons utiliser cette même réalité pour l'offrir au Seigneur en nous unissant à Lui.

²⁵ Saint Josémaria, *Sillon*, n. 887.

UNE CLEF POUR OUVRIR LA PORTE DU CIEL

Reprenant le titre de ce chapitre, *Qu'attend Dieu de nous face à la douleur ?* la réponse est claire : que nous sachions imiter son fils Jésus, que nous sachions convertir la douleur en une clef qui nous ouvre les portes du ciel. Comment y parvenir ?

En premier lieu en acceptant de bon gré la douleur du point de vue humain : sans tomber dans le désespoir, sans céder à l'obsession de la question « pourquoi moi ? », sans entrer dans le complexe de victime, en pardonnant chaque fois que possible, sans jeter notre amertume sur notre entourage, sachant être reconnaissant pour l'attention des autres à notre égard, nous efforçant de maintenir un climat de joie et d'amabilité, rendant grâce à Dieu pour tous les biens qu'il nous accorde... Et, tout cela, en y mettant sereinement les moyens (médicaux ou d'une autre nature selon le type de douleur) pour pallier la souffrance dans la mesure du possible.

Cette simple énumération nous donne déjà une indication : ce n'est pas la voie de la facilité. Il faudra avoir une personnalité sereine et mûre pour pouvoir surmonter ainsi la douleur. Mais c'est indispensable si nous voulons donner à la douleur un sens plus surnaturel. Nous ne pouvons prétendre offrir au Seigneur notre désespoir, notre rancœur, notre haine.

Cela peut être difficile mais ce n'est pas impossible. Presque toutes les réalités humaines peuvent être conduites au plan surnaturel. Jésus, sur la croix convertit une souffrance humaine en offrande par amour pour Dieu le Père. Ce don transforme le tourment de la croix en un trône de victoire.

Et cela même, nous sommes capables de l'obtenir. Depuis qu'ils sont tout petits, les mères chrétiennes apprennent à leurs enfants la valeur de l'offrande de ce qui coûte. Qu'il est agréable à Dieu d'offrir, par amour, de petits sacrifices ! Il est évident que cela peut s'appliquer à toute réalité humaine, et non seulement à la douleur. Nous pouvons offrir au Seigneur notre travail, nos joies, nos moments de repos, les repas et les périodes de jeûne : nous pouvons offrir au Seigneur toute action humaine noble. Et elle aura d'autant plus de valeur surnaturelle que nous aurons mis plus d'amour dans cette offrande.

Mais ces actes d'offrande atteignent une valeur très spéciale lorsqu'ils sont réalisés par un malade. De nombreux saints ont laissé par écrit que la prière des enfants et des malades est spécialement agréable à Dieu. Quand une personne qui souffre (de maladie ou par injustice) sait accepter humainement la souffrance, et de plus l'offre au Seigneur, cette douleur acquiert une valeur surnaturelle qu'il est difficile d'atteindre dans n'importe quelle autre circonstance.

Nous pouvons donner à la douleur un sens merveilleux. Nous pouvons en faire l'occasion de réparer pour nos péchés, pour demander aux intentions des autres ou pour nous-mêmes un progrès spirituel. Presque toute chose que nous voulons demander au Seigneur, dans la mesure où elle s'appuie sur la valeur de la souffrance, est l'objet d'une attention très spéciale. Il suffit seulement que nous sachions la supporter avec sérénité, patience, et l'offrir avec amour au Seigneur. L'amour transcende le monde en obtenant qu'une douleur se convertisse en un acte de grande valeur aux yeux de Dieu.

AIMER LA VOLONTÉ DE DIEU

Une personne de foi est habituée à entendre parler d'amour de la Croix, à accepter la volonté de Dieu, à voir dans les maladies et les douleurs la volonté de Dieu. Nombreux sont les textes d'auteurs spirituels qui en sont le reflet.

Saint François de Sales, par exemple, dit : « La Croix vient de Dieu ; il n'est pas de mise de la contempler avec ingénuité, mais de nous adapter à elle, comme nous le ferions avec une personne qui devrait vivre toujours à nos côtés ; il ne faut pas s'arrêter à penser, mais avancer avec douceur, accepter les choses simplement, ne pas réfléchir avec trop d'insistance sur elles et les accepter comme venues de la main de Dieu²⁶ ».

Nous pouvons citer aussi saint Josémaria : « Si d'aventure un coup inattendu vient à vous frapper, si les hommes vous causent une souffrance imméritée, vous saurez chanter avec une joie nouvelle : que la juste, que l'aimable Volonté de Dieu soit faite, accomplie, louée et éternellement exaltée par-dessus toutes choses²⁷ ».

Et saint Thomas More, peu avant son martyre, console sa fille dans une lettre : « Rien ne peut arriver que Dieu ne l'ait voulu. Or, tout ce qu'il veut, si mauvais que cela puisse nous paraître, est cependant ce qu'il y a de meilleur pour nous²⁸ ».

Une lecture rapide de ces textes paraît indiquer que ces épreuves sont la volonté de Dieu, comme si c'était Dieu qui nous envoyait les maux. Il est nécessaire de bien comprendre que nombre de ces textes ne sont pas à lire au sens littéral. Si nous nous arrêtons au cas historique de saint Thomas More, ce qui était sur le point de lui arriver était une condamnation injuste, et qu'il allait mourir martyr pour la défense de la foi et par obéissance au Pape. La phrase « *rien ne peut arriver que Dieu ne l'ait voulu* » n'est pas à interpréter textuellement. Sa mort fut une grande injustice, un martyre, un péché très grave commis par ceux qui l'ont condamné à mort. Dieu ne peut permettre l'assassinat d'un innocent, ce qui s'est réellement produit ; il ne peut vouloir un mal moral qui a toujours valeur de péché. C'est la doctrine

de l'Église : « Dieu n'est en aucune façon, ni directement ni indirectement, la cause du mal moral (Catéchisme de l'Église Catholique, n. 311).

Alors, pourquoi ces auteurs -qui sont des saints !- disent-ils de telles choses ?

Parce qu'il arrive la même chose qu'aux professeurs de mathématiques. Quand ils expliquent un théorème (une démonstration longue et complexe), s'ils sont négligents, ils sautent par-dessus un point de la démonstration. Pour eux, ce qu'ils ont omis est une évidence, mais pas pour les élèves.

Arrêtons-nous pour l'expliquer plus en détail. Dieu ne veut pas qu'il nous arrive aucun mal : il se produira par suite de la libre action des hommes ou par évolution naturelle. Mais c'est la volonté expresse de Dieu que, lorsqu'il nous survient un mal, nous le supportions avec paix et sérénité ; que nous ne cédions pas au désespoir ni ne soyons portés à la rancœur, mais que nous sachions pardonner et donner un sens positif la douleur, comme nous l'avons déjà vu ; que nous sachions rendre le bien pour le mal. C'est là la volonté de Dieu. Expresse. Mentionnée itérativement. Dieu ne veut pas le mal. Mais ce qu'il veut, c'est que nous l'acceptons de bon cœur.

« Celui qui veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive » (Lc 9, 23). Ces paroles de Jésus lui-même, presque à l'identique sont recueillies dans Mt 16, 24 et dans Mc 8, 34 : les trois évangélistes synoptiques recueillent ces paroles presque sans aucune variation, mettant ainsi en évidence leur importance et l'impact qu'elles ont eu sur les auditeurs.

Mais notons que Jésus ne dit pas : « si quelqu'un veut venir à ma suite, je lui imposerai des croix ». Non, il ne dit rien de tel. Jésus, Dieu, ne nous impose aucune croix, il ne nous envoie pas de souffrances ni de douleurs. Les maux qui peuvent nous arriver ne sont pas la volonté de Dieu. Mais la volonté de Dieu -recueillie dans ces paroles- est que nous sachions porter avec panache la croix à la suite de Jésus.

Faisons un pas de plus : c'est la volonté de Dieu que nos petites croix de chaque jour soient le moyen de nous approcher de Dieu, non de nous séparer de Lui. C'est la volonté de Dieu que nous sachions donner à nos

douleurs un sens qui nous approche de Jésus, que nous ne leur donnions pas un sens qui nous remplisse de rancœur et de désespoir.

Pour autant, face à la douleur, nous devons aimer la volonté de Dieu. Mais cette volonté de Dieu, que nous devons aimer, n'est pas à proprement parler le mal qui cause la douleur, mais le désir de Dieu de bien accepter la souffrance. Et, ce faisant, toute douleur, portée selon la volonté de Dieu, se convertit automatiquement en un grand bien surnaturel. Même le martyr, accepté par amour de Dieu, doit être le plus grand bien surnaturel auquel une personne puisse aspirer. C'est pourquoi saint Thomas More a confiance en ce qu'aucun mal ne peut lui arriver : parce que même une mort injuste, par amour de Dieu, est un grand bien dans la perspective du ciel.

Si nous regardons maintenant la citation de saint Josémaria, nous voyons qu'il dit : « Si d'aventure (...) les hommes vous causent une souffrance imméritée... » C'est-à-dire, quand quelqu'un, dans le plein usage de sa liberté, à l'encontre de toute volonté et des commandements de Dieu, commet un péché, une injustice à notre endroit... saint Josémaria poursuit : « Vous saurez chanter avec une joie nouvelle : que la juste, que l'aimable Volonté de Dieu soit faite, accomplie, louée et éternellement exaltée par-dessus toutes choses ». Et quelle est cette volonté de Dieu ? Évidemment pas que nous devions subir une injustice ; cela ne peut être la volonté de Dieu en aucune manière car Dieu ne peut commettre un péché ; il est le fruit de la volonté de celui qui a commis l'injustice. Et cependant, il y a une volonté de Dieu à aimer. Et quelle est-elle ? : que nous acceptions cette injustice, qui nous sera utile pour nous unir à la Croix du Christ, que nous rendions le bien pour le mal. Telle est la *très juste et très aimable volonté de Dieu* que nous devons aimer.

Cela étant compris, il est plus facile de comprendre les expressions du type de celles qui ont été soulignées précédemment. Comment peut-on faire comprendre à une personne pieuse qu'elle doit supporter de bon gré une douleur ? : en lui disant qu'elle doit l'accepter *comme s'il s'agissait* de la volonté de Dieu. Dans la phrase citée de saint François de Sales on lit « Ne pas réfléchir avec trop d'insistance sur elles et les accepter comme venues de la main de Dieu ». Il n'affirme pas que la croix vient de Dieu mais que nous devons la recevoir *comme si* elle nous venait de la main de Dieu. Cette

affirmation, pour une personne pieuse, a beaucoup de sens : elle lui parle de résignation, de sérénité, d'offrande de la douleur, d'union à la croix du Christ, de pardon... et tout cela aide énormément à supporter la douleur.

Mais il n'est pas question de dire cette phrase telle quelle à quiconque ne sera pas capable de comprendre cette *très juste et très aimable volonté de Dieu*, et qui attend de nous que nous donnions à la douleur ce sens positif dont nous avons parlé. Si une personne ne vit pas un christianisme cohérent et profond, il lui sera très difficile de comprendre une phrase de ce style.

Supporter la douleur comme Dieu l'attend nécessitera, de notre part, un acte de la volonté : « Il nous faut accepter la mortification avec les sentiments mêmes de Jésus-Christ lors de sa Sainte Passion [29](#) ». La mortification, la souffrance quelle qu'elle soit, n'est pas l'œuvre de Dieu..., mais Jésus nous donne l'exemple de la façon dont nous devons l'accepter et nous indique comment nous pouvons la convertir en une clef qui nous ouvre les portes du ciel.

Une dernière précision pour comprendre dans quel sens il est possible d'affirmer que, par exemple, une maladie est la volonté de Dieu. Dans le chapitre III, parlant de la force de liberté, nous avons expliqué que l'on se doit de distinguer en Dieu une volonté *universelle* et une *particulière*. En ce qui concerne les maux qui peuvent nous advenir, tous tombent logiquement sous le concept de la volonté *universelle* de Dieu, qui a voulu le monde tel qu'il est, avec la liberté des hommes et sa complexité matérielle. Et il convient de rappeler que la liberté aussi bien que la complexité sont de grands biens et pour cette même raison sont voulues par Dieu.

Ce qui veut dire qu'il est possible d'affirmer une volonté *universelle* de Dieu : que nous vivions et que nous sachions accepter les douleurs et les joies qui nous viennent en ce monde, que nous nous sanctifiions dans les événements ordinaires de chaque jour, bons et mauvais. Pour autant, face à une douleur quelconque, il est admis de dire que nous devons aimer la volonté de Dieu, sans perdre de vue que nous serions dans le cadre de ce que nous appelons la volonté *universelle* de Dieu. Mais jamais nous n'affirmerons qu'un mal concret est la volonté *particulière*, expresse de Dieu. Jamais nous ne pourrions dire qu'une maladie déterminée – ou un

autre mal quelconque – a été voulu par Dieu comme s’il était responsable de la maladie qui nous affecte.

Dieu a voulu le monde tel qu’il est, avec ses peines et ses plaisirs, et il nous a donné -en plus- les moyens nécessaires pour notre sanctification par l’intermédiaire de ces douleurs et de ces joies.

[26](#) Saint François de Sales, *Lettres*, 10, 1 NdT : traduction libre.

[27](#) Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, n. 167.

[28](#) Saint Thomas More, Margarita Roper, *Epistula ad Aliciam Alington* (mense augusti 1534) cité dans le Catéchisme de l’Église Catholique, n. 313.

[29](#) Saint Josémaria, *Forge*, n. 406

S'UNIR AU CHRIST EN CROIX

Une personne de foi peut, par conséquent, surnaturaliser la douleur, comme un moyen pour demander pardon de ses péchés ou pour demander une grâce.

En outre, elle peut donner à toute souffrance le sens le plus élevé qu'elle peut recevoir : s'unir à la Croix du Christ, donner à la douleur une dimension de service pour contribuer à la rédemption que le Christ a menée à bien sur la Croix. Quand Jésus est mort sur la croix, il a racheté le monde entier par son obéissance et sa douleur. Cependant, cette rédemption doit être actualisée, doit s'appliquer à chaque homme concrètement.

C'est le sens de la plus haute valeur que nous pouvons donner à notre douleur. Dans une précieuse lettre adressée aux malades, le pape Jean-Paul II écrit : « En opérant la Rédemption par la souffrance, le Christ a élevé en même temps la souffrance humaine jusqu'à lui donner valeur de Rédemption. Tout homme peut donc, dans sa souffrance, participer à la souffrance rédemptrice du Christ³⁰ ». Pour une personne amoureuse de Dieu, c'est là un motif suffisant pour en arriver presque à désirer la douleur. Si la douleur peut acquérir une valeur surnaturelle si haute, nous pouvons en arriver à dire : bénie soit la douleur !

Mais il n'est possible de le comprendre que si nous avons une vision surnaturelle forte. Seule peut comprendre cela une personne qui aime tellement Dieu qu'elle est animée du désir de lui donner sa vie tout entière pour l'aimer davantage et aider les autres à l'aimer également.

Celui qui a ce feu intérieur possède alors la clef pour porter dans la paix toute souffrance, aussi grande soit-elle. Le pape Benoît XVI dit : « Ce n'est pas le fait d'esquiver la souffrance, de fuir devant la douleur, qui guérit l'homme, mais la capacité d'accepter les tribulations et de mûrir par elles, d'y trouver un sens par l'union au Christ, qui a souffert avec un amour infini³¹ ». C'est pourquoi la manière de porter une douleur, le sens que nous donnons à la souffrance, est un indicateur des plus exacts de notre foi et de notre amour de Dieu.

On entend plus clairement par ces expressions, la différence entre le langage de la piété et le langage direct. Le langage de la piété tient pour une évidence que, face à la douleur, s'est réalisé déjà le fait de lui donner un sens. À partir de ce moment, la douleur, conséquence d'un mal quelconque, cesse d'être un mal en soi pour se convertir en un grand bien surnaturel.

L'un des exemples les plus transparents de cette différence de langage se dégage d'une considération de saint Josémaria : « Pour que tu ne les gaspilles pas, je vais te dire quels sont les trésors de l'homme sur la terre : la faim, la soif, la chaleur, le froid, la douleur, le déshonneur, la pauvreté, la solitude, la trahison, la calomnie, la prison...³² ». Si nous avons recours à une interprétation littérale, affirmer que la faim, la soif, la trahison, etc., sont un bien (un trésor), affirmer cela est une folie. Toutes ces choses sont, par elles-mêmes, des maux graves qui sont source de douleur et de souffrance.

S'il est quelque chose d'important pour conduire sa vie correctement, c'est de ne pas appeler bien ce qui est mal ni mal ce qui est bien. Et tout ce qui apparaît ici fait référence à des maux et non à des biens. Comment est-il possible que le texte les appelle des « trésors » ? Parce qu'il recourt au langage de la piété par lequel, en outre, il a fait le pas de considérer que l'intéressé sujet des souffrances a déjà été capable de leur donner un sens surnaturel. À ce moment, tous ces maux atteignent à leur sens le plus plein et le plus profond possible : ils se convertissent en l'instrument apte à gagner le ciel et à contribuer à la rédemption de toutes les réalités humaines. Pour une personne de foi il n'existe pas de trésor sur terre de plus haute valeur.

³⁰ Jean-Paul II, *Salvifici doloris*, 11 février 1984, n. 19.

³¹ Benoît XVI, Encyclique *Spe Salvi*, n. 37.

³² Saint Josémaria, *Chemin*, n. 194.

DIEU EST AUX CÔTÉS DE CEUX QUI SOUFFRENT

Tout ce que nous venons de voir n'est-il pas autre chose qu'une utopie ?, n'est-il pas presque impossible de supporter ainsi la douleur ?

Bien sûr, ce serait une utopie totale si nous comptions seulement sur nos propres forces. Mais nous devons avoir présent à l'esprit, spécialement dans les moments où la douleur nous tenaille, que « Dieu est toujours près de ceux qui souffrent ». Cette phrase entre guillemets est presque une phrase toute faite dans un milieu chrétien, et avec pleine raison.

Jésus nous donne dans les Évangiles une longue liste d'exemples de son attitude auprès de ceux qui souffrent : les lépreux, les aveugles, les paralytiques... Nulle personne qui souffre et s'approche du Seigneur n'est rejetée par Lui. Et non seulement : sans que personne ne le lui demande, il guérit le paralytique de la piscine de Béthesda, il ressuscite le fils de la veuve de Naïm, il guérit l'homme à la main desséchée, il guérit la belle-mère de Pierre, chasse les démons du possédé de Gérasa... En maintes occasions, sans que personne ne dise rien, Jésus prend l'initiative et s'approche de celui qui souffre pour le soulager ou le guérir.

Et surtout, en mourant sur la croix, Jésus a démontré qu'il est auprès de ceux qui souffrent. Par sa mort, Jésus a donné le témoignage sans équivoque qu'il partage notre douleur, notre angoisse, en même temps qu'il nous donne l'exemple de la manière de les accepter.

C'est là un autre grand cadeau de Jésus : il nous a démontré, par toute sa vie et par sa mort, qu'il est tout près de nous, qu'il a souffert avec nous et pour nous. Un philosophe espagnol, Manuel Garcia Morente³³, raconte sa conversion dans un livre, après qu'il eut tenté de s'approcher de Dieu par la philosophie : « La distance entre ma pauvre humanité et le Dieu théorique de la philosophie m'était apparue comme infranchissable ; trop loin, trop étranger, trop abstrait, trop géométrique et inhumain. Mais le Christ, ce Dieu fait homme, le Christ souffrant comme moi, plus que moi, beaucoup plus que moi ; il est bien celui que je comprends et qui me comprend³⁴ ». Nous ne pouvons pas penser que Dieu ne connaît pas la douleur. Il la connaît parce qu'il l'a expérimentée.

En présence de la souffrance, personne ne devrait se sentir seul. Quand quelqu'un est aux prises avec la douleur, Dieu est plus proche de lui que jamais, il le regarde avec plus d'affection que jamais. Le Seigneur est toujours à nos côtés, nous donnant sa grâce et force, mais spécialement dans les moments douloureux de la vie. Vivre avec cette certitude est d'une grande aide à l'heure de devoir supporter une épreuve difficile avec sérénité et patience, à l'heure de donner à la douleur un sens positif, humainement et spirituellement.

À cet égard, il semble important de rappeler autre chose. D'ordinaire, Dieu intervient dans l'histoire humaine à travers les hommes qui font librement la volonté de Dieu. Dieu aide ceux qui souffrent, non seulement par sa grâce mais aussi en comptant sur l'action de ceux qui sont à leurs côtés, pour qu'ils sachent manifester leur compassion, leur affection et ne pas les abandonner à la solitude.

Cela signifie que Dieu attend que nous soyons les instruments de sa miséricorde pour secourir qui en a besoin. Celui qui est assailli par la douleur devrait pouvoir découvrir en nous l'amour de Dieu. C'est la parabole bien connue du bon samaritain³⁵. Dieu se rend présent auprès de qui doit supporter la douleur par l'entremise des autres hommes : il veut nous utiliser comme les instruments de sa compassion.

Tous les chrétiens devraient le garder à l'esprit mais plus encore les professionnels de la santé. Les médecins, les infirmières, les personnes qui prennent soin des personnes âgées... sont les mains de Dieu dans la lutte contre la douleur et la maladie. Il vaut la peine de prier le Seigneur pour qu'ils voient toujours dans les patients le visage souffrant de Jésus.

³³ Manuel García Morente, né le 22 avril 1886 à Arjonilla et mort à Madrid le 7 décembre 1942, est un philosophe de la génération de 14, traducteur, professeur puis prêtre espagnol.

³⁴ M. Garcia Morente, *El « hecho extraordinario »*. NdT : traduction libre.

³⁵ Lc 10, 30-37.

SOURIRE AU MILIEU DE LA DOULEUR

Qu'attend Dieu de nous face à la douleur ? Que nous lui donnions un sens positif, que nous soyons unis au Christ sur la croix, que nous sachions l'offrir... que nous sachions même (!) sourire au milieu de la douleur. N'est-ce-pas aller trop loin ? Non, c'est possible. Nous avons l'exemple de nombreux saints. Sans aller très loin, contemplons l'exemple de saint Jean-Paul II à l'approche de la mort... souriant et traitant avec beaucoup d'affection tout le monde. Très peu de jours avant sa mort il s'approchait de sa petite fenêtre des appartements du Vatican pour saluer avec une grande affection ceux qui étaient venus le voir.

Un mal quelconque produit une douleur ; mais cette douleur, si nous ne savons pas bien la supporter, produit en nous, à son tour, un autre mal, distinct et souvent pire que le premier : le mal qui nous enferme dans un puits de souffrance ; un puits d'égoïsme et de complaisance sur soi. Cet enfermement est un autre mal plus dangereux que le premier : il est à l'origine de la tristesse, de l'angoisse et de la dépression. Le sourire, même un peu forcé, nous aide à nous rappeler que nous avons près de nous d'autres personnes, et que nous devons continuer à nous préoccuper d'elles, même plongés dans la douleur.

Logiquement, une personne aux portes de la mort n'a plus le ressort de sourire à quiconque. Mais la plupart des douleurs ne sont pas tellement graves. Nous vaincrons la mal par le bien. Nous vaincrons la douleur avec le sourire et la bonne humeur.

Une phrase célèbre de saint Paul est pleine d'une grande vérité : « Nous le savons, quand les hommes aiment Dieu, lui-même fait tout contribuer à leur bien » (Rm 8, 28). Ou, en latin, plus synthétique et mieux connu, *omnia in bonum*, tout concourt au bien. Ces trois mots rassemblent tout ce que nous avons expliqué dans les derniers chapitres : même la douleur, bien acceptée – si nous savons lui donner un sens positif –, est utile à beaucoup de choses bonnes : elle nous rend plus patients, plus réfléchis, plus compatissants, elle nous aide à comprendre les autres... Et surtout, elle nous aide à nous unir davantage au Christ et à gagner une part très grande du ciel.

Nous éprouverons ainsi en nous la joie d'être les collaborateurs de Jésus à son œuvre de rédemption... et cela nous rendra si heureux que notre sourire en sera le meilleur témoin.

LE DIEU DE LA JOIE

Nous avons terminé. J'espère avoir aidé un peu à faire voir Dieu avec un autre regard. Dieu est la source de tout bien, de tout amour, de toute joie. Il n'est jamais un dieu de mort ou de châtement : il n'est pas le dieu qui cause la maladie, ni la douleur, ni le mal qui est dans le monde. Dieu est, tout au contraire, celui qui nous accompagne, nous enseigne et nous aide à porter nos souffrances. Et même il nous donne l'exemple pour convertir la douleur en joie, en instrument d'amour.

Par toute sa vie, Jésus nous enseigne que le chemin du bonheur n'est pas celui de la commodité et du plaisir. Nous n'arriverons pas non plus à être heureux en suivant un chemin d'où sont absentes les préoccupations et la douleur, comme le prétendent certaines philosophies orientales. Le chemin du bonheur -et de la sainteté- est toujours le chemin de l'amour.

Le grand défi que pose la douleur est de convertir la souffrance en occasion d'aimer. Quand nous verrons souffrir quelqu'un, accompagnons-le avec affection, avec tendresse, l'aidant à supporter cette souffrance pour qu'il ne se sente pas seul. Lorsque viendra pour nous le temps de supporter un mal, efforçons-nous de donner un sens au non-sens de la douleur, un sens d'amour de Dieu et des autres.

Quand Jean de la Croix réussit à s'échapper de la prison où il avait souffert injustement en 1578, il se rendit au couvent des carmélites déchaussées de Beas. Le voyant si gravement blessé, la prieure demanda à deux sœurs de le consoler en chantant quelques couplets. L'un d'eux l'a ému tellement qu'il les pria de se taire, et à la méditation des paroles il récupéra rapidement. Le couplet dit ceci :

Qui ne connaît pas la peine / Quien no sabe de penas
dans cette vallée de douleurs / en este valle de dolores
ne sait rien des choses bonnes / no sabe de cosas buenas
ni n'a jamais goûté à l'amour / ni ha gustado de amores
car les peines sont l'habit des amants / pues es el traje de los amadores

Le mal, la douleur, ne nous sont pas envoyés par Dieu. Le Seigneur nous fait le cadeau de biens, de la vie, de la liberté, de la joie... Mais nous

pouvons convertir la douleur en instrument d'amour, en occasion pour trouver plus de joie et de bonheur. Et cela est un autre grand cadeau de Dieu... du Dieu de la joie.

Table des matières

[LE DIEU DE LA JOIE ... MAIS POURQUOI LA DOULEUR ?](#)

[L'existence réelle du mal](#)

[Dieu est-il responsable ?](#)

[Le terme « permettre »](#)

[Dieu interdit le mal](#)

[Ne pas tenter d'expliquer l'inexplicable](#)

[L'autonomie de ce monde](#)

[La Providence et le mal](#)

[Providence ou hasard ?](#)

[Dieu n'aurait-il pas pu construire un monde meilleur ?](#)

[Pourquoi ne m'enlève-t-il pas la douleur ?](#)

[La douleur n'est pas un châtement de Dieu](#)

[Ce n'est pas non plus un « cadeau » de Dieu](#)

[Lutter contre la douleur et le malheur](#)

[Vaincre le mal par le bien : pardonner](#)

[Ne pas valoriser le mal à l'excès : il y a toujours beaucoup de bien](#)

[Donner du sens à la douleur : non pas pourquoi ?, mais pour quoi ?](#)

[Dans une perspective humaine](#)

[Un grand cadeau du Christ](#)

[Une clef pour ouvrir la porte du ciel](#)

[Aimer la volonté de Dieu](#)

[S'unir au Christ en Croix](#)

[Dieu est aux côtés de ceux qui souffrent](#)

[Sourire au milieu de la douleur](#)

[Le Dieu de la joie](#)